L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

2e Année. N° 77 Samedi 14 Décembre 1946 — HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE — 10, rue du Languedoc, Toulouse Prix : 6 fr.

ABONNEMENTS : 3 mois, 70 fr. ; 6 mois, 135 fr. ; un an, 260 fr. — Compte chèques postaux : 1100-58

B.D.I.C

ÉDITORIAL

FACE AUX RESOLUTIONS DE L'O. N. U.

Nous laissons à ceux qui commentent les événements en se laissant guider par des motifs partisans qui ne peuvent qu'à les mener qu'à l'irréflexion et à l'aveuglement le loisir de subordonner les plus hauts intérêts aux intentions qui sont le reflet de leur passion.

Franco et son régime ont été à nouveau condamnés unanimement et solennellement à la face de la conscience universelle du fait de leur illégitimité et de leur dictature.

En présence de ce jugement unique dans l'histoire, on a prétendu soulever, dans la capitale de l'Espagne une vague de protestations aussi insensée qu'artificielle, pour faire penser que notre grand problème, loin de présenter ouvertement la formule de sa solution, pourrait inspirer de sérieuses craintes.

Lorsqu'il y a deux ans, la conférence de San Francisco proclama que l'Etat franquiste, à cause de son origine et de sa conduite, ne serait pas admis dans le concert des Nations libres et, de ce fait, ne pourrait intervenir dans la garantie des souhaits de paix des peuples, il est indubitable que la démocratie espagnole, représentée essentiellement par les républicains, et accidentellement par les monarchistes constitutionnels, découvrit l'horizon de notre souveraineté et de notre liberté que des agents factieux, sans scrupule, au service des armées de Hitler et de Mussolini avaient fait sombrer, en se rebellant contre un régime légal.

Si, à ce moment-là, les divers secteurs de l'exil ne jugèrent pas tous opportun de dissoudre la Junte espagnole de libération du Mexique pour constituer un gouvernement en exil, nous avons accepté ce gouvernement et nous nous sommes apprêtés à seconder la tâche que nous croyions lui être strictement réservée.

Or, très tôt on voyait l'erreur de ce gouvernement qui, ne tenant pas compte du besoin de limiter le nombre de ses membres à la seule nécessité de représenter un critère unanime et une garantie de pondération pour les tendances plus ou moins opposées de la politique nationale, multipliait arbitrairement les portefeuilles et dépassait allègrement les possibilités budgétaires, cependant que la presque totalité des exilés en France se voyaient soumis à des travaux disproportionnés aux forces physiques et au rendement économique. Nous avons pensé, alors qu'il était de notre devoir de présenter au gouvernement, de façon impeccable, le côté dangereux de ses décisions. Nous avons demandé la création d'un ministère de l'information et de la propagande qui, intensifiant l'opposition aux manœuvres franquistes, encouragerait justement et efficacement le travail inappréciable de la Résistance dans le territoire national. Nous n'avons pas été écoutés.

Nous envisagions tout cela, non pas seulement compatible, mais assemblable avec la préparation d'une ambiance de concorde entre les adversaires de Franco, qui peuvent être tous confondus dans l'intérêt suprême de l'Espagne ainsi que dans la dignité de la lutte contre la tyrannie et ses immoralités.

Lorsque, récemment, on préparait, autour de notre cause, des positions décisives des puissances, nous avons incité M. Giral à reconsidérer sa situation en tant que représentant de la démocratie et de la légalité.

Aujourd'hui, face aux résolutions de l'O. N. U., qui ne sont éminemment favorables qu'au triomphe impersonnel de la démocratie espagnole, nous sommes forcés d'exhorter le gouvernement de la République à accomplir sa plus haute mission, qui est de transférer l'autorité à ceux qui pourront l'incarner, conscients de l'importance extrême de ces journées, exempts d'erreur et qui, dans l'exaltation de leur dévouement, pourront parler au nom de l'Espagne avec un écho certain dans le pays, et avec une ardente émotion chez les exilés.

L'ER

L'AGONIE D'UN REGIME

La Sous-Commission invite le Conseil de Sécurité à prendre des mesures si un gouvernement démocratique n'est pas établi en Espagne dans un délai raisonnable, et recommande aux Nations Unies de rappeler leurs ambassadeurs et leurs ministres accrédités à Madrid. - La phalange organise soigneusement, à la façon mussolinienne, une manifestation « spontanée », devant laquelle Franco prononce un piètre et insultant discours.

Les dix-huit délégations qui composaient la sous-commission nommée dans la réunion de la commission des questions politiques et de sécurité, soit : Belgique, Bielorussie, Colombie, Cuba, Chili, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Guatemala, Mexique, Norvège, Pays-Bas, Panama, Pologne, Russie, Venezuela et Yougoslavie, se sont réunies afin de parvenir à l'adoption d'une résolution conjointe à l'égard de l'Espagne franquiste.

Le 9, la sous-commission présentait à la commission politique la résolution de M. Jouhaux, adoptée par 11 voix contre 5 et 2 abstentions, dont voici le texte :

« L'assemblée générale reconnait :

» 1. Que la majorité du peuple espagnol se trouve dans une situation difficile en raison de la grave pénurie de vivres;

» 2. Que le régime du général Franco, exporte une quantité considérable de produits alimentaires essentiels à la nourriture du peuple espagnol appauvri;

» 3. Que le régime du général Franco emploie les devises étrangères obtenues grâce à ses exportations pour renforcer une organisation politique qui a été condamnée à plusieurs reprises par les Nations Unies;

» 4. L'assemblée générale recommande, en conséquence, aux membres des Nations Unies, de mettre fin à toutes les importations de produits alimentaires venant d'Espagne jusqu'à ce que les Nations Unies soient assurées que ces produits ne sont plus nécessaires aux besoins alimentaires du peuple espagnol. »

Mais les débats continuèrent au sein de la commission.

Les délégués de la Colombie et de Cuba n'en insèrent pas moins pour présenter de nouveau la motion colombienne, qui invite le peuple espagnol à changer pacifiquement de régime et lui offre, dans ce but, l'assistance des gouvernements de l'Amérique du Sud. Les deux parties de cette motion furent rejetées, la première par 25 voix contr 8 et 16 abstentions; la seconde, par 25 voix contre 5 et 18 abstentions. La commission repoussa également par 22 voix contre 22 et 6 abstentions, la proposition américaine appelant le peuple espagnol à chasser Franco et à instaurer un régime démocratique.

Un amendement, présenté par M. Connally, au nom des U. S. A., a été rejeté. Ce texte reprenait la position affirmée il y a quelques jours par le délégué américain et constituait un appel invitant Franco à céder le pouvoir à un gouvernement provisoire.

M. Lange, délégué polonais, proposa alors que des mesures énergiques soient prises « pour obliger Franco à s'en aller », notamment la rupture des relations diplomatiques.

Les deux motions, américaine et polonaise, ont été rejetées par la même majorité : 22 voix contre 22 et 10 abstentions.

Après avoir repoussé la motion colombienne, offrant ses offices des nations d'Amérique latine pour résoudre la question du gouvernement espagnol, la commission passe au vote sur la résolution du comité. Elle adopte, à l'unanimité, le préambule, qui fait état de la sympathie des Nations Unies à l'égard du peuple espagnol, ainsi que la partie de la résolution contant les conclusions du comité du recteur du conseil de sécurité. Ce texte rappelle, notamment, que « le régime fasciste en Espagne » a été créé par l'Axe, qui a aidé Hitler et Mussolini dans la guerre contre les Nations Unies.

Ensuite, par 32 voix contre 5 et 8 abstentions, est adopté le paragraphe qui affirme que le gouvernement franquiste a été imposé au peuple espagnol par la force, qu'il ne représente pas ce peuple et qu'il doit être exclu de toute participation aux organisations de l'O. N. U.

Puis la commission rejette, à la parité de 20 voix contre 20 et 10 abstentions, la résolution proposant la rupture des relations diplomatiques avec Franco.

Le président, M. Spaak, exprime son regret que ce vote ne donne aucun résultat pratique et décide de mettre aux voix un amendement belge recommandant le rappel des ambassadeurs et des ministres des Nations Unies accrédités à Madrid, et cela à titre d'avertissement.

La première partie de cette motion, qui invite le conseil de sécurité à prendre des mesures si un gouvernement démocratique n'est pas établi en Espagne dans un délai raisonnable, est adoptée.

La seconde partie, recommandant aux Nations Unies de rappeler leurs ambassadeurs et leurs ministres accrédités à Madrid, est adoptée par 27 voix contre 7 et 16 abstentions. La Grande-Bretagne a voté pour, tandis que les Etats-Unis se sont abstenus. Les mots « à titre d'avertissement » avaient été supprimés.

Le vote sur l'ensemble du texte donne 22 voix pour, 5 contre et 20 abstentions. L'U. R. S. S. et la Grande-Bretagne ont voté contre; les Etats-Unis se sont abstenus.

On décide alors de mettre aux voix l'additif présenté par M. Jouhaux et demandant aux Nations Unies de cesser d'importer d'Espagne des produits alimentaires. Cet additif est rejeté par 32 voix contre 10 et 4 abstentions.

Il appartiendra maintenant à l'assemblée générale de se prononcer définitivement.

Quelle sera la décision finale de l'assemblée. Nous nous trouvons à nouveau sur le terrain des conjectures, mais avant la résolution même du comité, le gouvernement franquiste réagissait déjà. Il s'est réuni en conseil et, après avoir considéré gravement la situation, il a publié la note suivante :

« Le conseil des ministres s'est occupé de l'inique attitude adoptée vis-à-vis de l'Espagne par la majorité des représentations qui composent la sous-délégation du comité politique de l'O. N. U. qui, en accueillant les injures de la délégation communiste de la Pologne, au mépris de la vérité et sans égards pour une nation souveraine, se fait le porte-parole des criminels rouges de notre guerre. Vu la monstruosité de l'attaque, et puisqu'il donne déjà une réplique claire et catégorique aux calomnies qu'on tente de ressusciter, le gouvernement se borne à adresser publiquement sa protestation aux consciences honnêtes des peuples, réitérant sa ferme détermination de maintenir, comme jusqu'à présent, l'indépendance de la patrie tout à fait libre de toute sorte d'ingérences étrangères. »

On ne connait pas encore, à Madrid, le résultat des délibérations, mais on se préparerait à le recevoir. On en escomptait la teneur et on se mit à organiser une manifestation « spontanée », organisée par « les anciens combattants » et par « les anciens captifs », c'est-à-dire, par les phalangistes.

Elle a été nourrie, cette manifestation. On avait imaginé divers procédés de pointage pour contrôler l'assistance des ouvriers et des employés, les syndicats ayant ordonné la fermeture des usines, bureaux et ateliers. La multitude occupait un parcours de trois kilomètres, depuis la place Colon jusqu'à la place d'Orient, où il y a l'ancien palais royal.

Le commentateur de la radio, en voulant évaluer le nombre des manifestants, s'est écrié : « Combien y en a-t-il? 500.000? Peut-être plus. Peut-être moins. » Evidemment, on proférait des cris, qui étaient des insultes. Les ambassades furent gardées, car il ne s'agissait pas d'aller trop loin. Franco proféra, lui aussi, son discours. Il parla du 2 mai, la date où, en 1808, le peuple de Madrid se révolta contre les troupes de Murat. Ce fut, dit-on, le commencement de la guerre de l'indépendance. Le peuple de Madrid fut, ce jour, vaincu et fusillé. Napoléon fut, lui, plus tard, rejeté hors des frontières avec l'aide assez efficace de Wellington et de ses Anglais. Un petit détail : mais le peuple aida aussi les Anglais. Franco ne l'a pas dit dans son petit discours. En voici un court résumé :

« Anciens combattants, anciens prisonniers, Espagnols, il faudrait toute l'étendue du territoire espagnol pour contenir cette manifestation d'enthousiasme, de force et d'unité, qui fournit une si claire réponse à ceux qui, à l'étranger, se livrent à de stupides spéculations sur notre paix intérieure.

» Ce sont ceux-là même qui désirent nous dépouiller de notre victoire et de notre sacrifice et les donner en pâture à la poignée de nos ennemis. (Cris des phalangistes : « Nous marchons avec toi, Franco.)

» Nous ne sommes pas surpris de constater ce qui se passe à l'O. N. U., alors qu'une vague de terreur déferlesur l'Europe et que douze nations, naguère libres, sont le théâtre de crimes et de persécutions tels que nous en avons subis. Nous ne somems pas surpris que les paroles des fils de Giral et de la Passionaria soient tolérées et appuyées par les représentants de ces peuples infortunés. L'insolence de quelques-uns de ces délégués n'a rien à voir avec la volonté de leurs nations, Tant que le principe de la souveraineté des nations demeurera un inviolable postulat de la civilisation, personne n'aura le droit de toucher au patrimoine d'un pays étranger.

» Nous réaffirmons la volonté de paix de l'Espagne. Notre paix rend service à mainte nation, comme elle nous rend service à nous-mêmes. De même que d'autres administrent leur paix, nous administrons notre victoire. La situation du monde et sa honte justifient le soulèvement national espagnol, parce que, qu'aurait été l'Europe en ce moment-là si l'Espagne n'avait pas existé? Notre unité et la protection divine nous assurent que rien, ni personne ne pourra nous ôter notre victoire. De nouveau nous attirons l'attention du monde et cela prouve que nous occupons une place dans l'histoire et qu'une aube nouvelle se lève sur l'Espagne. »

De semblables manifestations ont été commandées dans les capitales de provinces. Elles ont été aussi réussies. Mais elles rappelèrent toutes, à s'y méprendre, les défilés fascistes de l'Italie mussolinienne. Des hauts fonctionnaires ministériels s'en sont rendus compte subitement, mais trop tard.

L'agence Reuter rapporte que quelques-uns ont déclaré qu'ils croyaient que ces manifestations étaient prématurées. En effet, elles ne donnent pas l'impression de manifestations reflétant des opinions libres, quoiqu'elles aient été qualifiées de plébiscitaires. Elles peuvent donner, d'une part, à l'assemblée de l'O. N. U., l'idée de cette ressemblance mussolinienne « l'Italia fara da se », et au peuple le goût de la protestation. Nous verrons ce que les jours prochains préparent.

Quant au gouvernement de la République, M. Giral, commentant la décision de rappeler les ambassadeurs des Nations Unies auprès de Franco, n'a pas caché qu'il aurait préféré une décision plus énergique et notamment la rupture des relations diplomatiques. Toutefois, le vote de la commission politique constitue un nouveau progrès vers l'abolition de la dictature franquiste et M. Giral a déclaré :

« Je suis très satisfait du résultat obtenu. »

Déclarations de M. Giral

NEW-YORK. — *(De notre correspondant particulier)* :

A l'issue de la séance de l'O. N. U., M. Giral a déclaré que l'accord de la commission le satisfasait car il espérait que la prochaine fois les mesures seront décisives. Toutefois, M. Giral avait espéré davantage.

L'opposition clandestine se tient à l'écart

Paris. — On mande de Madrid à l'agence Associated Press :

« La manifestation contre l'O. N. U., organisée par les soins du gouvernement franquiste et qualifiée par la presse officielle (la seule qui soit autorisée en Espagne), de « plébiscite national contre l'intervention », a été des plus réussies et des plus bruyantes. Elle s'est déroulée, toutefois, sans donner lieu à des incidents d'aucune sorte.

» Les employeurs avaient reçu ordre des autorités de fermer leurs usines, magasins, boutiques et bureaux, et les employés avaient reçu de leurs employeurs le « conseil » de se rendre en masse à la manifestation.

» Les chefs de l'opposition clandestine avaient donné, de leur côté, aux républicains et monarchistes antifranquistes l'ordre de se tenir à l'écart. Des tracts dans ce sens ont été distribués en grand nombre pendant toute la journée de dimanche et les premières heures de la matinée de lundi. » — « Febús ».

BULLETIN INTERNATIONAL

POUR UNE ORGANISATION de l'économie mondiale

Les guerres — on le sait depuis Polybe — ont des causes économiques, plus encore que politiques. L'énorme ville que Rome était devenue, au cours des siècles, avait besoin de terres à blé pour nourrir sa population de paysans déracinés; elle crut les trouver dans la Sicile et la Sardaigne, en partie carthaginoises. Dès lors, les hostilités étaient inévitables avec la métropole africaine, dont le commerce et l'industrie ne pouvaient se développer qu'aux dépens de vastes régions agricoles. Et comme, chez les anciens, il n'y avait généralement pas d'accomodement entre le vainqueur et le vaincu, condamné à la mort ou à l'esclavage, Carthage disparut à tout jamais de la carte du monde et le commerce international fut pour ainsi dire monopolisé par les hommes d'affaires du Forum.

Aujourd'hui il ne saurait y avoir de solution aussi simpliste. Non que nous soyons plus civilisés que les contemporains de Caton; mais les intérêts sont si multiples si imbriqués les uns dans les autres, que la disparition complete d'un concurrent est impossible à envisager. En outre, on peut raser une ville jusqu'à ses fondements et semer du sel sur son territoire, on ne peut anéantir des peuples entiers, même en perfectionnant les méthodes hitlériennes, même en utilisant la bombe atomique. D'où la nécessité de composer, d'harmoniser les intérêts, d'organiser les échanges, de dépasser l'égoïsme national pour penser à la communauté humaine.

Cette communauté humaine est, à l'heure actuelle, complètement connue — ou à peu près — comme la terre elle-même. Sauf sur les bords de l'Amazone, il ne reste guère, dans les atlas de ces zones blanches, où les coureurs d'aventures pouvaient espérer trouver des Eldorados encore vierges et des populations résignées à servir en bêtes de somme, les conquérants. L'industrie, qui fut longtemps le monopole des pays habités par la race blanche, pénètre peu à peu partout. Et certains rêvent de l'installer même au pôle sud ! Deux guerres l'on en effet contrainte à une dissémination extrême : les pasteurs de Chaldée travaillent dans les raffineries de pétrole, le fakir contemplatif de Bombay ou de Madras a dû se faire, de gré ou de force, ouvrier dans une filature. Et comme chacun de ces travailleurs, qui naguère encore, vivaient au ralenti, n'a pas encore les besoins de l'ouvrier européen, les conditions de la production sont si différentes, d'un continent à l'autre que, sans une organisation internationale, tout commerce devient impossible entre eux.

Ajoutez à ces causes de déséquilibre celles qu'ont causées, entre les vieilles nations, les dernières conflagrations mondiales, l'appauvrissement des pays longtemps occupés et l'enrichissement démesuré de ceux qui ne connurent ni la botte ennemie ni les destructions de la bataille, et vous aurez une idée du problème devant lequel se trouvent placés les économistes.

Ce n'est pas que, de tout temps, le problème ne se soit posé. Mais comme il était plus facile à résoudre jadis, quand tous les Etats disposaient d'une monnais saine, convertible à volonté contre cet or qui a fui en Amérique, sans doute pour toujours ! On pouvait se livrer à cette époque à toutes les expériences; on en était quitte pour les arrêter, si elles tournaient mal. C'est ainsi que de 1860 à 1866, la France fit l'essai du libre-échange, puis y renonça. Cela n'entrava nullement son essor économique. De nos jours, il n'en est plus de même. Qu'un gouvernement ouvre inconsidérément ses frontières et c'est aussitôt l'invasion, une invasion dont ses administrés ne pourront plus se débarrasser.

On a, depuis 1918, essayé de tous les palliatifs pour équilibrer les échanges. L'usage, dans ce dessein, des droits de douane, était connu depuis longtemps. Primitivement destinés à fournir aux cités ou aux monarques des revenus stables et sûrs, les droits de douane, habilement maniés, servirent, à partir du XIXe siècle, à diriger les courants commerciaux, à les renforcer ou au contraire à les restreindre. Ils sont un des instruments les plus dangereux qui soient, car ils permettent à un pays de s'isoler du reste du monde et de ne laisser pratiquement rien pénétrer à l'intérieur de ses frontières. Mais, favorables tout dabord à la création d'une industrie nationale, ils en sont les pires ennemis dès que le marché intérieur est saturé. D'où la nécessité de les assouplir, ce qui se fait par la méthode des accords bilatéraux et l'application de la clause de la nation la plus favorisée. Mais les premiers, s'ils facilitent les transactions, ne les suscitent pas; et la seconde, si elle permet d'ôter aux accords bilatéraux leur caractère exclusif, n'en est pas moins aisée à tourner, par des classifications astucieuses de produits, dans les échelles de tarifs douaniers.

Pour rester, malgré tout, maîtres de leur économie intérieure, les gouvernements ont alors imaginé autre chose : les contingentements. Les contingentements limitent la quantité de produits qu'un pays donné pourra exporter dans un autre. Ils réduisent pratiquement le commerce extérieur au minimum compatible avec le maintien de l'activité économique nationale. Ils établissent en outre des discriminations qui permettent de rendre inopérante la clause de la nation la plus favorisée.

L'établissement des contingentements, joint à une augmentation des tarifs, n'avait du reste pour but, dans la plupart des cas, que de répondre au procédé déloyal employé par certains pays exportateurs pour placer à tout prix leurs marchandises : le dumping. Le dumping consiste à vendre à l'étranger à un prix plus bas qu'aux nationaux et cela grâce à divers systèmes plus ou moins ingénieux : subventions à l'exportation, dévaluation volontaire de la monnaie, établissement de plusieurs cours de change, maintien de salaires extrêmement bas (c'était le cas du Japon), etc...

Enfin, dernières ressources de cette politique « artisanale » de l'économie, le contrôle des changes et les accords de clearing. Le contrôle des changes a été pour beaucoup de nations une nécessité, plus encore qu'un moyen d'orienter les courants commerciaux. Il n'en reste pas moins qu'il les réduit à l'extrême et du même coup abaisse le niveau de vie des peuples défavorisés, tout comme le système du troc que tendent à établir les accords de clearing.

Or, il n'est jamais bon d'élever ainsi des barrières entre les hommes, de maintenir, par égoïsme, les inégalités qui les divisent. Et cela, d'autant moins que, petit à petit, d'un hémisphère à l'autre, les travailleurs sont de plus en plus conscients de la solidarité profonde qui les unit Il y a encore des régions du globe où règne la famine, d'autres qu'un effort commun pourrait amener à la prospérité. L'extension, aux échanges internationaux, des procédés par lesquels une entreprise privée se protège contre la concurrence, ne peut amener que des déboires. Pour redonner vie au commerce mondial, il faut l'organiser; il faut que chaque peuple sache exactement ce qu'il a à faire, ce qu'il peut peut produire en fonction de sa situation géographique, de ses richesses naturelles, du chiffre de sa population, du climat, etc.; il faut qu'il connaisse où il pourra trouver ce qui lui manque pour que le standard de vie de ses membres s'approche, autant que possible, de celui des pays les plus favorisés; il faut que les matières premières soient à la disposition de tous et non de quelques-uns. Bref, il faut introduire partout ce socialisme générateur de paix dont la double faillite du capitalisme, au cours de deux guerres successives, a rendu le triomphe plus nécessaire que jamais.

Pierre ORSINI.

L'Espagne à l'U. N. E. S. C. O.

PARIS. — *(De notre correspondant particulier)* :

M. Barcia, faisant fonction de président du gouvernement républicain espagnol, accompagné de MM. Santres, Sarao, Casteloa, Irujo et du peintre Pablo Picasso ont rendu visite visite à l'assemblée de l'U. N. E. S. C. O. Le président de la séance et toutes les délégations les accueillirent par une grande ovation. Les délégués du Mexique, M. Reyes, et celui de la Colombie, M. Arango (celui-ci à titre personnel), saluèrent les représentants de l'Espagne. A l'issue de la séance, M. Barcia, accompagné de M. Huxley, président de l'U. N. E. S. C. O., impressionna un disque pour la radio américaine, expliquant la portée de la manifestation.

Des événements politiques?

Paris. — Le secrétaire général de la commission exécutive de l'U. G. T. d'Espagne, M. Rodriguez Vega, a donné une conférence sur la position de l'U.G.T. d'Espagne dans la situation actuelle, ainsi que de son attachement à la République.

Après avoir fait l'historique du mouvement ouvrier en Espagne, depuis 1917 jusqu'à la fin de la guerre, et avoir démontré que l'U. G. T. a appuyé et appuiera toujours la République, parce qu'elle signifie pour le lendemain l'émancipation de la classe ouvrière moyennnant le socialisme, a dit, notamment, en parlant de la situation actuelle :

« Il est possible qu'il y aura bientôt des événements politiques transcendants Le gouvernement républicain, que préside le docteur Giral, se trouve en crise et même désapprouvé par la majorité de ceux qui le composent. Nous n'avons pas confiance en un gouvernement qui a perdu la foi en la République et qui, au surplus, manque d'unité interne et d'assistance de la part de la résistance à l'intérieur

» Nous n'avons jamais méprisé l'assistance et l'action internationale des gouvernements officiels des peuples, mais, nous considérons qu'au lieu de frapper constamment aux portes de certains départements d'Etat, il faut s'appuyer sur la classe ouvrière internationale, qui est prête, comme notre peuple, à en finir avec la honte que représente la persistance d'un régime reconnu comme indésirable pour tous.

» Notre devoir actuel est de faire une besogne effective et sincère d'unité et de résistance, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Si le gouvernement ne l'a pas fait, les organisations politiques et syndicales devront le faire, et tout cela sans tarder. » — « Ider-Press ».

Un communiqué franquiste

Madrid. — Dans un communiqué critiquant l'action de la commission politique et de sécurité, condamnant le régime espagnol, le cabinet de Franco réaffirme sa volonté de « demeurer entièrement à l'abri de toute ingérence étrangère ».

Le cabinet fasciste espagnol affirme en outre que la Pologne n'est que le porte-parole des « criminels rouges ». Le communiqué déclare que « l'Espagne, en présence de cette attaque monstrueuse se borne à formuler une pro.

(Suite en page 3.)

Miguel ALEMAN

Le nouveau Président des Etats-Unis du Mexique

a pris le pouvoir

MEXIQUE. — **Du correspondant particulier de l'agence I. D. E. R., Père Foix :**

Dimanche 1er décembre, le nouveau président des Etats-Unis du Mexique a pris officiellement le pouvoir comme l'a prévu la Constitution. Cette cérémonie s'est déroulée, au Palais du Congrès, avec tout le faste mexicain, en présence de tous les députés et sénateurs de la nation, des missions plénipotentiaires envoyées par les pays étrangers et le corps diplomatique.

En présence des représentants nationaux et des délégations diplomatiques, le général Avila Camacho, le ceignant de l'écharpe présidentielle, a investi le nouvel élu qui, dans son premier discours présidentiel, et après avoir promis de gouverner conformément aux principes démocratiques qui garantissent notamment aux individus les libertés de pensée et de croyance, ainsi que la liberté de la presse, exposa les grandes lignes du programme de son gouvernement.

Après le discours, le nouveau président se rendit, au milieu de grandes acclamations, au Palais national, où une grande réception eut lieu, tandis que de grandes manifestations populaires se déroulèrent dans tout le pays.

Le programme présidentiel de Miguel Aleman

La popularité dont jouit Miguel Aleman est démontrée par le fait que, tandis que son adversaire Padilla avait conquis à peine 250.000 suffrages aux élections présidentielles du 7 juillet, le nouveau président dépassait de beaucoup le chiffre de 3 millions.

Cette écrasante majorité, il l'a conquise aussi bien par ses activités antérieures que par son programme révolutionnaire et novateur. Homme de gauche, en accord avec le régime présidentiel qui régit la politique mexicaine, il s'est donné pour mission, comme Lazaro Cardenas, de placer le Mexique à l'avant-garde de la civilisation et du progrès.

La période présidentielle, qui s'est inaugurée dimanche, verra disparaître la politique de centre-gauche suivie par Avila Camacho, au profit des réalisations hardies. Le président Aleman a déjà annoncé — et il l'a confirmé dans son discours présidentiel, que sa politique internationale suivra strictement la même route que celle des prédécesseurs, notamment celle du président Cardenas. Il s'est prononcé énergiquement contre le fascisme et particulièrement contre le régime du général Franco en déclarant que le Mexique continuera à soutenir la République espagnole.

En politique intérieure, Miguel Aleman, poursuivra sa tâche, suivant le plan, et cette fois dans tout l'ensemble mexicain, qu'il avait mené à bien à Veracruz. Les libertés de réunion, d'expression et de presse, seront garanties. Un vaste plan d'exploitation des richesses minières du pays, d'accroissement et de modernisation des industries lourdes et textiles, ainsi que des industries dites familiales; la réorganisation de l'agriculture en la modernisant par l'application intégrale de la loi dite de réforme agraire, est déjà établie. Le renouvellement des réseaux de chemins de fer et routiers; la construction d'écoles primaires, secondaires et d'orientation professionnelle et technique; la protection de la classe ouvrière, étendant les assurances sociales à toute la nation, car jusqu'ici les travailleurs du Département fédéral en étaient les seuls bénéficiaires, et, enfin, le maintien intégral de l'idéal de la révolution mexicaine exprimé dans la Constitution de 1917, tel est, résumé, le programme présidentiel du plus jeune président des Etats-Unis du Mexique.

Les Etats-Unis du Mexique, ont commencé, dimanche, une nouvelle étape sur la loi tracée par Lazaro Cardenas, et suivie par le président sortant, quoique plus modéré, Avila Camacho. La valeur de Miguel Aleman et l'élan de sa jeunesse seront sans doute, la garantie de son succès

Père FOIX

Le nouveau gouvernement mexicain

MEXIQUE. — Après sa prise du pouvoir, le président Miguel Aleman a constitué ainsi son premier cabinet mexicain :

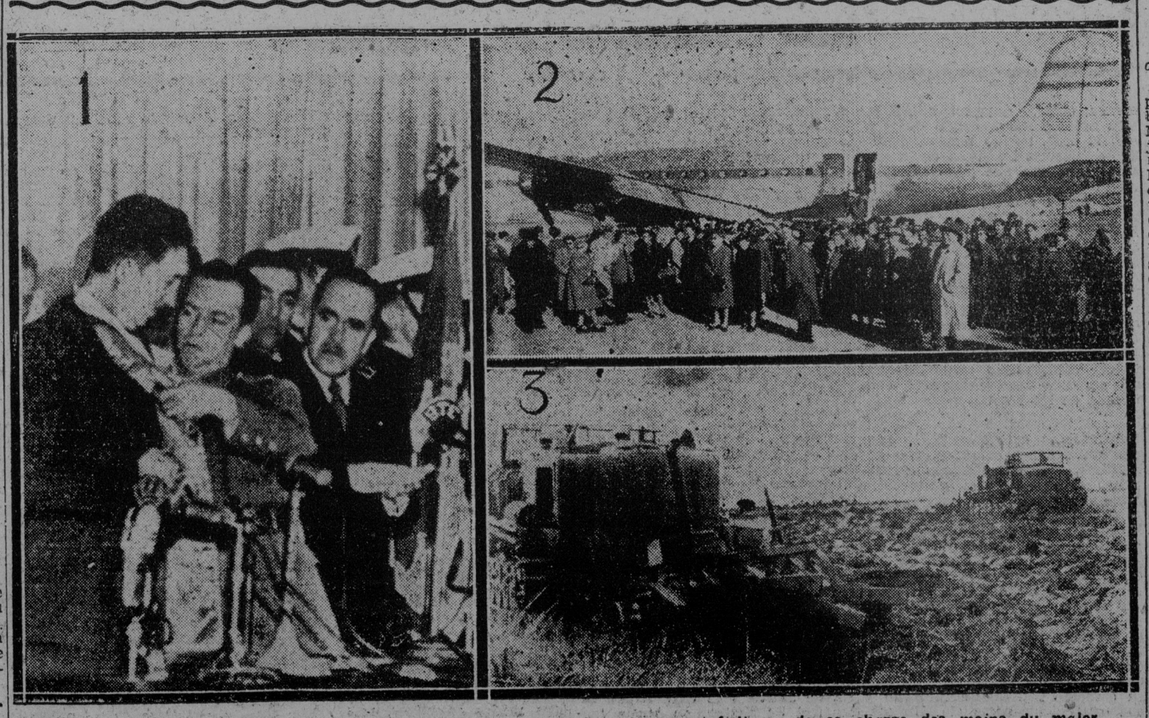
Intérieur : M. Hector Pérez-Martinez; affaires étrangères : M. Jaime Torres Bodet; finances : M. Ramon Beteta; éducation publique : M. Manuel Gual Vidal; Agriculture et production : M. Mazairio Ortiz Garza; assistance publique et santé : M. Rafael Pascasi Gamboa; défense nationale : Général Gilberto Limon; communications et travaux publics : M. Agustin Garcia Lopez; économie nationale : M. Antonio Ruiz Galindo; travail et prévoyance sociale : M. Andrés Serra Rojas; sous-secrétaire chargé du bureau du secrétariat a la marine : Contre-amiral Luis Schaufel-Berger Alatorre; procureur général de la République (ministre de la justice) : M. Francisco Gonzalez de la Vega.

Le président a créé également deux nouveaux secrétariats d'Etat : Ressources hydrauliques : M. Adolfo Orive de Alba; biens nationaux et inspection administrative : M. Alfonso Caso.

Le cabinet comprend enfin, un Département agraire que dirigera M. Mario Sousa. Le nouveau gouverneur du District fédéral est le sénateur Fernando Casa Aleman. — *(I. D. E. R. Press).*

La grand'croix de la Légion d'honneur au général Avila Camacho

MEXICO. — L'ambassadeur de France, M. Lécuyer, a remis au président sortant, général Avila Camacho, la grand'croix de la Légion d'honneur, qui lui a été décernée par le gouvernement français. (Febus).



1. M. Miguel ALEMAN, nouveau président du Mexique, reçoit la ceinture symbolique de sa charge des mains du major Alfonso Castillo BORZANI. — 2. Le « Ruta de Colon », après son atterrissage sur l'aérodrome de Barajas, le jour de l'inauguration de la nouvelle route aérienne La Havane-Madrid. — 3. Les tanks de l'armée japonaise sont transformés de façon à pouvoir être utilisés pour défricher de nouvelles terres. (New-York Times Photos.)

La abundancia de informacion nos impide publicar hoy et « Disco » habitual de nuestro Redactor-jefe A. Fernandez Escobes. Nuestros lectores lo encontraràn, en su sitio, la semana proxima.

GFP 3321

LAS MEMORIAS DE OSSORIO Y GALLARDO

LAS CORTES

DIJE en el lugar oportuno que habia pertenecido a las Cortes durante 20 años consecutivos y que no habia logrado que me interesasen. Efectivamente, asi fué, porque la actuacion en ellas era tan insincera, tan formularia, tan mentida, que no se sacaba cosa alguna en limpio. Todo se desarrollaba en terminos de ficcion y apenas se discutia algo con interés positivo. Ademas las Cortes solo estaban abiertas por temporadas muy cortas y, en cuanto surgia algun problema de cierta importancia, sobre todo si afectaba al orden publico, las Cortes se cerraban. Diriase que la notoriedad era incompatible con la publicidad y en cuanto brotaba algun parblema que efectivaments podia afector a los intereses generales, las Cortes se cerraban. Asi habia sucedido siempre, pero de un modo especial durant los veinte anos en que yo partenacia al Parlamento. Mi desengaño y mi decepcion eran sobradamente justificados.

Al llegar las Cortes de 1931 todo cambio radicalmente. El Congreso estuvo abierto casi siempre. Durante muy largas temporadas funciono tarde y noche y muchas veces por la mañnana tambien. No solo se discutieron la Constitution, el estatuto de Cataluña, la reforma agraria, las relaciones con la Iglesia y otras numerosas matérias de analoga importancia, sino que se abordaron proyectos de ley abundantes y trascendentales.

Cuando surgia algun problema callejero que podia afectar al orden publico, el Gobierno no perdia un minito en llevarle a las Cortes. Por ejemplo : recuerdo un caso muy curioso. En el campamento de Carabanchel los jefes y oficiales del Ejercito dieron un almuerzo al ministro de la Guerra y presidente del Consejo, don Manuel Azaña. A los postres, dos generales pronunciaron palabras contra la Répubica y un teniente coronel indignado al oirles, se arranco la guerrera y la pisotéo.

E nel acto los dos generales fueron relevados y sustituidos, mientras que el teniente coronel, por su excesiva fe en la República, fué tenido en prisiones militares. Tuvo lugar el suceso a las tres de la tarde. A las cuatro, ya habian tomado pesesion de sus cargos los nuevos generale y habia sido aprisionado el teniente coronel. A las cuatro y media, en una oracion breve el jefe del Gobierno daba cuenta a las Cortes de lo ocurrido y no paso mas.

En otra ocasion, se dio un suceso trascendental que tuve caracteres de unica, durante toda la Republica. Por desavenencias en cuanto a la cuestion religiosa, dimitio la presidencia del Gobierno provisional el señor Alcala Zamora y la Republica se quedo acéfala. El conflicto era gravisimo, porque no habiendo Presidente de la República, ni siquiera del Gobierno provisional de la Republica, no se sabia, ni estaba legislado, quién séria el llamado a hacer la sustitucion. La Camara lo resolvio fulminantemente, confiando a don Julian Resteiro, presidente de las Cortes, la designacion del sucesor. Acepto Besteiro el encargo con la unie a condicion de que los diputados continuasen en sus asientos pues pensaba despachar su cometido en muy breve tiempo.

En efecto, antes de diez minutos, Besteiro habia vuelto a su sitial y declaraba elegido Jefe del Gobierno a don Manuel Azaña. Una salva de aplausos y un soberbio discurso improvisado por el nuevo jefe del Ministeiro pusieron término a la cuestion.

Me olvidaba de otro caso señaladisimo. En agosto de 1932, el general Sanjurjo, director general de carabineros, se sublevo en Sevilla y en Madrid al frente de la Falange Española, de usas escasas fuerzas del Ejército y de la guardia civil. Derrotado en las horas de una madrugada, fué preso en Sevilla por une guardia de orden publico. Aquella misma tarde hubo sesion de Cortes y Azaña dio cuenta de lo sucedido al comenzarla. En tiempos de la Monarquía, lo primera que se hubiera hecho, habria sido cerrar las Cortes, procurando de este modo que el asunto no trascendiera ni provocara comentarios.

Aqui, el unico comentario que surgio, fueron estas palabras del presidente de la Camara : « Continua la discusion del proyecto de reforma agraria ».

Suceso tan ruidoso momentaneamente, no merecio ni medie minuto mas de atencion del Congreso.

De esta manera ejemplar se procedio siempre y el Congreso dio muestra constante de rapidez y de seguridad en sus acciones.

Cuanto se rieron los señoritos de un Congreso en que casi no habia duques, condes ni marqueses y en que la mayoria estaba formada por labradores, carpinteros, cerrajeros, tipografos, escritores y gentes de oficios manuales!

Sin embargo, esas pobres y humildes personas dieron abundantes muestras de buen sentido, de juicio claro y de instinto practico.

Era frecuente que las clases que se reputaban distinguidas en la sociedad, dijeran que los diputados (entre los cuales estaban también las figuras mas grandes de la intelectualidad de España) comiamos gambas (pequeños langostinos) en el alalon de sesiones y pegabamos las colillas de los cigarros en las paredes. Estas versiones hacen juego con la otra que oi en aquel tiempo, afirmando que en Rusia se hacen guantes con piel de persona. Yo puedo asegurar que podria haber tal cual acto revelador de educacion escasa, pero que, en general, la conducta de los diputados era tan correcta como la de cualquier otro parlamento. Y aun mas. Yo no vi alli, como vi en un parlamento monarquico, que un respetable ex ministro tirase la escribania de la mesa presidencial a la cabeza del presidente de la Camara. Y, sin embargo, nadie reputo a ésta desonhorada, por tan singular violencia.

Y a sé que muchos personajes lustrados, perfumados y selectos creeran exageradas mis afirmaciones. Yo me limito a decir que son exactas y que las presenció yo. Para que no quepa duda sobre mis aseveraciones, afirmo y juro que todas ellas, las buenas y las malas, han sido contempladas por mi y de todas ellas doy fe con la mas estricta seriedad.

A. OSSORIO y GALLARDO

Une semaine en Hollande avec M. Raphaël SANCHEZ GUERRA

En causant dans le taxi qui le ramène de la gare, avec M. Sanchez Guerra, ministre du gouvernement de la République espagnole, on a l'impression de revenir soi-même de cet interessant voyage. C'est pour cela que j'ai mis un tel titre, sans avoir ambition de dérouter le lecteur.

— C'est la société « Vrij Spanje », Libre Espagne, qui m'a invité, raconte M. Sanchez Guerra. J'ai parcouru, accompagné des dirigeants de cette société, qui réalise un magnifique travail pour faire connaitre notre cause et notre raison... J'ai parcouru, donc, presque toute la Hollande. J'ai parlé à Amsterdam, à Rotterdam, à Hilversum, à La Haye, à Utrech, la ville merveilleuse où l'Université séculaire n'est comparable qu'à la magnificience des champs de fleurs, déjà en ordre, aussi beaux qu'avant la guerre. »

Les sujets de ces conférences du ministre républicain, nous l'imaginons aisément, doivent avoir interessé ce peuple cultivé, conservateur, paisible, qui garde de nous Espagnols, des souvenirs tantôt agréables tantôt un peu... mettons ennuyeux! Car M. Sanchez Guerra leur a parlé de « Le Catholicisme et la Liberté », du « Sentiment religieux des peuples », leur a expliqué la situation chez nous, entre « la République et l'Eglise », leur a appris quelles étaient les relations entre « la Constitution espagnole et les catholiques ». Les oreilles des Hollandais, habitués a entendre plutôt la propagande de Franco que celle des républicains, ont ainsi écouté une voix autorisée qui leur a démontré que les catholiques n'avaient jamais été persécutés en Espagne en tant que catholiques et jamais pour leurs sentiments religieux.

— Je me souviens, avec une certaine émotion — poursuit M. Sanchez Guerra — des conférences de presse que j'ai tenues à Amsterdam, dont les rues sont a nouveau bondées de vélos et de gens, et a Rotterdam, qui conserve encore ouvertes, saignantes, les plaies de pierre des bombardements allemands, ces mêmes bombardements que, je le leur ai rappelé, furent essayés à Guernica, à Madrid et à Barcelone. Par le poste émetteur

M. SANCHEZ GUERRA

de Hilversum, j'ai eu l'occasion de saluer, grâce à la T.S.F., le peuple hollandais au nom du peuple espagnol. Et j'ai pu me rendre compte, grâce aux questions que les journalistes m'ont posé et à celles des amis et des auditeurs de mes conférences, que la question espagnole a été souvent déformée dans le monde, mais que, malgré cela, malgré des informations souvent erronées, l'intuition du peuple hollandais l'a empêché d'être induit en erreur.

Une plus grande compréhension

» Un des souvenirs les plus chers de cette visite sera, sans doute, la séance du Parlement hollandais à laquelle j'ai eu l'occasion d'assister, et aussi la longue et très intéressante conférence que j'ai eue avec le professeur Romme, député et chef du groupe parlementaire catholique, qui se montra très informé et très compréhensif. J'ai aussi eu des entrevues avec les députés catholiques et socialistes, MM. Rochvink, Van der Goes et Ruygers... »

Le journaliste, secoué par la marche du taxi et par l'orthographe compliquée de ces noms, les transcrit lettre à lettre, avec un intérêt qui tient aussi de la gratitude, car, nous dit M. Sanchez Guerra, « ces députés se sont montrés cordialement favorables à la lutte contre Franco ».

Au long des souvenirs de ce voyage, d'autres noms surgissent. Celui du grand romancier catholique, la figure la plus renommée des lettres hollandaises actuelles, Van Duinkerken, avec lequel notre ministre déjeuna, en compagnie d'autres personnalités.

— Nombre de professeurs et d'hommes de lettres de droite, catholiques, m'ont posé des question. J'ai été heureux de constater que leur intérêt n'était pas partisan, mais qu'un sincère désir de découvrir la vérité les poussait à s'enquérir de mile choses sur notre passé immédiat, ainsi que sur le présent et l'avenir de l'Espagne malheureuse. Je suis encore plus heureux de pouvoir dire que tous m'ont exprimé leur sympathie et leur désir de voir notre pays sortir de la tragique impasse où il se trouve à présent. »

Le taxi vient de traverser le Pont-Neuf. Il faut se dépêcher, car dans quelques minutes nous arriverons à l'hôtel et là d'autres personnes monopoliseront l'attention de M. Sanchez Guerar. Nous lui demandons, donc, une impression d'ensemble sur son voyage :

Un travail à faire

— Je crois, dit-il, que les résultats de ce court séjour en Hollande sont intéressants et tout à fait favorables. Ces voyages aux pays qui ne se sont pas déclarés ouvertement pour notre cause doivent être poursuivis et développés. C'est là un terrain où notre activité doit s'exercer sans relâche. Il faut leur dire la vérité, la simple et douloureuse vérité, et je suis sûr, l'exemple de la Hollande le démontre, qu'ils comprendront. J'ai vu comment à mesure que les erreurs sur notre cause disparaissaient au cours des conférences publiques et des entretiens particuliers, les attentions et les preuves d'intérêts augmentaient. Le bourgmestre d'Amsterdam, par exemple, mit à ma disposition son canot officiel pour parcourir les éblouissants canaux de la grande ville, si belle et si vivante malgré les destructions de la guerre.

» Par ailleurs, la sympathie pour la vraie Espagne augmente sans cesse. La société Espagne Libre compte déjà dix mille adhérents de tous les partis et de toutes les idéologies et son travail est efficace, constant, sans défaillance. De la même façon que je garde un souvenir inoubliable de ce voyage, tous les Espagnols garderont dans l'avenir de notre pays, un souvenir cordial et ému de ces marques de solidarité que le peuple hollandais, comme tous les peuples du monde, ne cessent de nous démontrer par des actes et des gestes qui, nous l'espérons, finiront par trouver un écho dans les sphères les plus haut placées de tous les pays. »

Voilà l'hôtel. Nous avons juste le temps de serrer la main de M. le ministre et déjà, du dehors, quelques amis l'entraînent vers le hall.

R. OLIVEROS

Consommateurs, défendez-vous!

Voulez-vous favoriser les intermédiaires sans scrupules et les trafiquants, les aider à accroître leurs profits et à faire rapidement fortune?...

Vous n'avez, pour cela, qu'à écouter les avis qu'ils vous prodiguent sur le ton de la confidence : « **Dépêchez-vous d'acheter... Demain ou la semaine prochaine, vous paierez 20, 30 ou 50 % de plus... Vous faites une bonne affaire en achetant tout de suite, même si cela vous parait très cher...** »

Si, au contraire, vous avez le souci de vos propres intérêts, méfiez-vous de ces conseils trop intéressés. Réfléchissez avant d'acheter. Contrôlez les prix que l'on vous propose. Lorsqu'il y a exagération manifeste, laissez la marchandise. Vous avez une bonne chance de la retrouver, ailleurs ou plus tard, à meilleur compte!

Les récoltes de 1946 ont été abondantes. Notre production industrielle regagne peu à peu son niveau d'avant-guerre : son indice général atteint maintenant 84, bien que l'insuffisance de nos importations de charbon ralentisse nos progrès. Dans certaines branches, les 100 % sont déjà dépassés : ciment, 106 %; houille, 109 %; chemins de fer, 102 %; chaux, 132 %...

La reprise française s'affirme. Rien ne permet de justifier un nouveau bond en avant des prix. Rien... sauf l'offensive des trafiquants qui retiennent les stocks en spéculant à la hausse et cherchent à vous donner le mépris de votre argent pour vous en prendre davantage.

Déjouez leurs manœuvres, les marchandises ressortiront et à des prix normaux. Votre portefeuille s'en trouvera bien et le franc aussi!..

UN ENCUENTRO EN MEJICO

HERNAN CORTES, PRIETO Y LA INDIA MARINA

A los trescientos noventa y nueve años de la muerte de Hernan Cortes en 1547, y casi dia por dia, ha sido hallado su sepulcro, en la iglesia de Jesùs Nazareno, de Méjico. El profesor De Benito, que fué magnifico consul nuestro en Sète, durante la guerra, hallo, en nuestra embajada, los documentos que guardaban el secreto de la tumba de Cortès. De Benito quiso traerlos a Francia; Nicolau d'Olwer, embajador, se opuso. De Benito saco copias, comunico su proyecto al historiador Fernando Baeza, y junto con unos doctos mejicanos, procedieron a buscar y abrir el sarcofago historico, ocultado parece, para substraer las cenizas legenderias a la furia de los revolucionanos de 1925. Indalecio Prieto, con su simpatica furia periodistiya ha relatado esas vicisitudes, indignado ante la que cree innecesaria remocion de cenizas, por temor de resucitar los viejos odios mejicanos, por el exterminador de indios y verdugo del rey Guatimocin. Asi, ante un sepulcro sagrado, ha reverdecido una màs de nuestras pequenas guerras civiles.

He aqui el sino de Hernàn Cortés, que lleno toda su vida, y su muerte, o su transmuerte, el poder decir como el Cristo : « No he venido a traer paz sino guerra. » Cuentan que al llegar a la Española, el goberna dor le ofrecio un solar, tierras, ganados y siervos, aconsejandole construyera una casa y se afincara. Qué màs podia pedir un mozo de veinte años ? Cuatro siglos después, Macià, ofrecerà a los catalanes el mismo al, una casa y un huertecito. Hernàn Cortés, hinchado de ambicion, respondio al gobernador : « Yo no he venido aqui a ser campesino, sino a buscar oro.» En aquella marcha hacia el oro que fué la conquista de América, Hernàn Cortés, superarà a todos los capitanes, y ya era superar, en decision, en voracidad y en barbarie. Quemarà ciudades, derruirà templos, derribarà idolos, realizarà matanzas, torturarà emperadores, ahorcarà generales y caciques, sembrarà todo el Anacuac de horcas, serà el Atila del imperio azteca. Se comprende que Indalecio Prieto se haya opuesto a la apertura del sepulcro de Hernàn Cortés, temiendo que con él se abriera otra caja de Pandora, por fatalidad del cadàver, postuma fuerza de la fatalidad del heroe extremeño.

Se comprende el odio de los mejicanos por Cortés y que lo hayan llevado a los libros de texto; pero aquello esta ya muy lejos. Cortés en cambio, les dio la unidad del idioma, la religion, todo lo que en Europa existia, entonces, de organizacion politica y judicial, y cegando los canales de la ciudad de Méjico, alzo los palacios y las iglesias que aun existen. Cortés, fué un constructor después de haber lanzado sobre Méjico los cuatro caballos del Apocalipsis, uncidos a su cuadriga. Pésense las devastaciones y las ventajas, y Cortés podrà ser eliminado de las historias mejicanas y puesto su retrato, como iniciador de la nacionalidad cristianizada y civilizada, en las paredes escolares. Prieto, puedé pues, tranquilizarse. Hernàn Cortés, reivindicada su obra ciudadana por el Partido Revolucionario, no ira, no va ya, como el conde Arnao de Cataluña, por los cielos de Méjico en un encendido caballo diabolico.

Nadie, quizaàs, habrà recordado, en Méjico, que por Hernàn Cortés, existen las dos figuras màs cabales y con mayor ternura de la conquista de Nueva España, Moctezuma, el emperador, y Marina, la india Malincha, bautizada con el nombre de Marina de Viluta, que fué la primera conquista de Hernàn Cortés y la màs firme y la màs fecunda, porque con los dos cuerpos se penetraron las dos razas, y con el hijo de carne, nacio el hijo del espiritu, nacio Méjico, y aun diria que América, porque todos esos que se dicen criollos, desde Monterrey a Buenos-Aires, son los nietos de Cortés y de Marina, del español conquistador y de la india propicia, como son herencia de Cortés y Marina, los palacios y los templos de estilo colonial, las leyes romanas llevadas a los pueblos de las inmensas cordilleras y de los anchos rios, la lengua recia que luego irà impregnandose con dulzores de especias ecuatoriales. Qué magnifico discurso realista podria componer Prieto, él que es amigo de la union de los opuestos, resucitando, junto a las cenizas de Hernàn Cortés, la sombra de Marina, la sombra de la virgen América, dandose al varon guerrero, no para recreo de macho, sino para guiarlo y servirlo, interpretàndole la palabra y la idea, la lengua y la accion !

Marina, que yo sepa, no ha sido llevada a la escena, ni al libro biografico y apologético, a pesar de ser la mujer simbolica de la América española, tanto, que su alma y su vida, son la vida y el alma de la transfiguracion americana. Como Hernàn Cortés, a su vez, contiene la vida y el alma de la España colonizadora. Marina se dio a Cortés, se hizo cristiana, tomo la lengua castellana, acepto todas las leyes y las costumbres y las indumentarias, y a pesar de que Cortés la abandono y de que se caso con un oficial llamado Jaramillo, que luego, en los tiempos sucesivos serà el général Jaramillo y el dictador Jaramillo, ella, siguio fiel espiritualmente a Cortés, ya regresado a Espana y pensando en aventuras por Africa y Europa. Serà fiel a Cortés es decir, a España y sus biznietos lo seràn tambien, porque Avila Camacho y Aleman, los que nos acogen y pelean por nosotros, llevan la sangre y el espiritu de Marina. En cambio Cortés, olvida a la amiga progenitora, que se le hace victoria y encomienda y carretera y audiencia y capitania y escuela y ganancia, sobre todo ganancia. Lo olvida todo para no pensar màs que al rey, su señor, le ha traido mas reinos que provincias tenia y que ha enriquecido al Estado, y ha puesto la cruz alli donde se alzaban los idolos inhumanos, pero no hablarà con espiritu fraterno o paterno, no dirà que aquellas son las nuevas Españas, aun cuando asi las bauticen. Faltarà a Cortés y a todos los Pizarros y Balboas y Alvarados y Ojedas y Valdivias, un trozo del alma de Marina, porque Cortés hizo un hijo a Marina, a la india Malinche, pero aquel Martin Cortés, murio en el tormento, acusado de rebelion, fiers y bravo como se padre, sin recoger la inteligencia, ni la solidaridad humana, ni la intuitiva vision del desdoblamiento de España, que tuvo su madre.

Esta, la india Marina, si que sintio la Hispanidad, lo hispano americano, hecho carne, piedra y ley. Hernan Cortès, no. Fué brazo del destino, peleador y edificador; pero nada màs que bravo. Y el otro que procedio con espiritu, que llevaba la Hispanidad en su corazon de vencido, fué Moctezuma, el fatalista, dispuesto a transformar su pueblo, sus leyes y sus dioses ante el invasor maravilloso. Para qué combatir si estaba escrito en las estrellas la desaparicion del imperio azteca, si un augur habia profetizado que los guerreros destructores llegarian de Levante? Moctezuma, no combatio, entrego la ciudad de Méjico, se declaro vasallo del rey de España, subdito de Cortés, hombre de diàlogo y de paz. Herido a pedradas por su pueblo, murio clamando la concordia y su cadàver sangriento, depositado en la calle por los españoles, se lo llevo el pueblo, lo absorbio el pueblo, y ya nunca màs se supo de Moctezuma, el que presintio la transfiguracion de Méjico. A veces, he pensado que si en vez de un guerrero acorazado y barbudo, hubiera ido a Méjico un fraile a lo Bartolomé de Las Casas, o un hombre civil y convincente, la conquista de Méjico, la guerrera no hubiera existido. Moctezuma era un cristiano que se ignoraba, y el Cristo de Méjico es él, el Cristo que dio su vida por España, por la superioridad de España, amunciada por los dioses.

Y tambien Moctezuma, presintio la Hispanidad, la buena, la que pasada la fuerza inicial, crearia un imperio sobre el antigo imperio decadente. « Yo soy de carne y hueso como vos — le decia aquel emperador a lo Marco Aurelio, a Cortés — y como cada uno soy mortal y palpable. » Somos iguales, significaba, y podemos ser iguales, invasores e invalidos, bajo vuestro dios que no exige sacrificios humanos y que os tiene a todos como padre. Aquel emperador por tener una fuerza, fué preso, y por poseer oro que no habia sido hallado, las gentes de Cortés, arrojaron a la calle su cadàver. Qué gran trinidad dramatica, Moctezuma, Marina y Cortés. De los tres, el que ha quedado, ha sido Hernan Cortés porque era la voluntad implacable.

Usted queria, amigo Prieto, si es cierto loque cuentan, echar doble llave o doble tapia, al sepulcro de Hernàn Cortès. Al contrario. Hay que abrir los sepulcros de los Cortés y de todos los Cortés, porque estamos en dias de Juicio Final, de revision de virtudes y pecados. Hernàn Cortés, fué grande, hasta en su crueldad, y a sus lados, aparecen, Moctezuma el màrtir, y una hermana de Santa Teresa de España, no de Avila : la india Marina, que creyo llegaba con Hernàn Cortès, con nuestro pueblo, la redencion del suyo.

Carlos UCELAY.

M. B. V.

La voix dans le désert hurlant

J'avais tellement raison en écrivant, il y a je ne sais déjà plus combien de temps, mon article « M. B. V. », que je n'ai reçu qu'une adhésion orale et deux écrites. C'est un succès, je crois, car en montrant l'indifférence générale pour la bonne volonté, j'ai donné la preuve de la nécessité impérieuse d'un mouvement qui vise à la promouvoir.

L'exil est un désert; mais nullement silencieux. Ses hurlements étouffent les voix qui clament. Et ce n'est pas le vent, qui hurle, mais des hommes en furie.

Je parlais, je crois, dans mon article enseveli sous les ronces d'un oubli orageux, du besoin de nettoyer notre champ politique de mensonges, de faussetés involontaires et d'inexactitudes voulues. J'ai eu l'idée de demander aux polémistes de ne pas faire usage du premier goudin venu, de respecter certaines règles de la bienséance, et toutes celles de la logique et de dire : « Vilà ma pensée, ma vraie, et ne ne pas en garder une autre derrière la tête. Bref, de ne pas jouer aux échecs avec les règles du rugby, moins encore avec les ruses du poker ». Je ne repousse pas la passion dans les disputes, mais je demande la sérénité. Et surtout — oh! surtout — qu'on n'accuse pas les autres d'avoir des défauts ou des tares qu'on exhibe soi-même avec vanité; qu'on ne se vante pas de ce quon vomit chez les autres; qu'on n'attaque pas l'adversaire avec les armes qu'on lui reproche d'employer. Le pittoresque d'un pays est faits de contrastes, qui ne sont que contradictions; la qualité d'un peuple est faite d'esprit de suite et de solidité. Un pays pittoresque n'est bon qu'au tourisme et à l'opérette, mais non pas aux disputes du même regard curieux rapports sérieux entre nations. On nous regarde, et on assiste à nos et choqué qu'on assiste à nos courses de taureaux; le clinquant des « alamares » veut cacher la barbarie des « banderillas », mais il ne peut pas effacer la moue de dégoût des spectateurs étrangers. Une fois évaporées ces vraies qualités que nous avions apportées en exil, on dirait qu'il ne nous reste que le clinquant et la barbarie. La nostalgie du pays, la haine de l'usurpateur et le ressentiment contre le monde nous ont aigris contre nous-mêmes. Nous avons pris de la tension, nous nous sommes desséchés au-dedans et au-dehors, nous avons de l'hyperchloridie et nous lançons des rots si ardents que nous mêmes les prenons pour des feux d'artifice. Et nous sommes devenus brillants, et haineux, et inexacts pour ne pas dire autre chose, et raseurs, et monumentalement bêtes.

Nous sommes des malades par imprudence et presque sans espoir, et nous nous faisons nous-mêmes nos ordonnances et exigeons que les médecins les signent. Nous vomissons Franco, le traître, qui préparа son crime depuis l'avénement de la République ,qui le payait, et nous nous vantons de notre double jeu politique, de nos petites ou grandes habileté — qui ne sont que petits ou grandes déloyautés — envers quelque adversaire politique au service payé duquel nous sommes entrés volontairement. Nous croyons, s'il s'agit d'un journal, qu'avec l'éclat de notre style nous pourrons combattre la politique de celui qui nous paye et que les électeurs, éblouis, ne verront plus le cochon de payant. C'est bête, hein? C'est bête tout court, car la personnalité du personnage, en bien, en mal ou en ridicule, sera toujours plus éclatante que le plus éclatant de ses employés. On comprend l'esclavage infidèle. On ne comprend pas la bonne infidèle. Nous sommes petits, petits, petits; nous demandons pour les autres ce que nous ne voulons pas pour nous-mêmes; nous flétrissons les chutes des autres et nous exaltons les nôtres. Nous avons deux poids et deux mesures et nous nous en vantons. Dans notre jeu de cartes s'il y a le roi de paille et le roi de poutre que nous jouons à tour de rôle, nous sommes bien petits. Si petits, que nos vices étant minucules, peuvent être aisément pris pour de petites vertus.

Dans ce jeu de mutuelles déloyautés la faute est la même, il n'y a que le signe, « toi », « moi », qui change. C'est la seule chose qui compte. C'est le jeu des deux poids et des deux mesures que nous prétendons cacher sous l'éclat du journalisme brillant. Mais, en voulez-vous de journalisme brillant? Voici Léon Daudet et Charles Maurras, pour ne citer que ceux-là. En voulez-vous de double jeu? En plus de Franco, le veinard, a qui le double jeu a réussi si bien qu'il est encore au pouvoir, il y a eu Pétain et Laval et tant d'autres qui y ont excellé, même s'ils ont perdu l'enjeu et il y a eu aussi leurs partenaires autrement dangereux.

Mais, si ce ne sont pas là des exemples à suivre ce ne sont pas, non plus, des exemples à suggérer. En Espagne, voyez-vous, des journalistes brillants jouent déjà le double jeu contre Franco après des années passées à jouer le jeu simple. Voilà le danger.

Dans la vie, dans la politique, et même dans la guerre, il y a des règles à respecter. Il n'est pas vrai que contre l'ennemi tous les procédés sont légitimes, pourvu qu'ils réussissent. Nuremberg est-là pour nous prouver le contraire. Ce n'est pas la crainte du châtiment qui doit nous retenir, mais la condition morale des hommes que nous sommes. Je crois que c'est un journaliste brillant qui a dit : « L'homme est un animal politique ». Gardons-nous qu'il ne devienne un bête politique, ou pire, un fauve politique... Ou qu'il ne le redevienne!

A. FERRAN.

S. N. C. F.

Nouveaux horaires

Voici les modifications qui seront apportées à la marche des trains à partir du 15 décembre 1946 :

Ligne de Bordeaux

Modification à l'horaire du train omnibus 3116 :

Toulouse, départ 8 h. 10 au lieu de 8 h. 30.

Montauban, arrivée 9 h. 5 au lieu de 9 h. 25.

Ligne de Sète

Train 3105 :

Toulouse, départ 18 h. 25 (rendu omnibus sur tout son parcours entre Toulouse et Narbonne).

Narbonne, arrivée 21 h. 20 au lieu de 21 h. 15.

Ligne Toulouse-Auch

Train 3951 :

Toulouse-Matabiau, départ 6 h. 25 au lieu de 6 h. 21.

Auch, arrivée 8 h. 29.

Train 3952 :

Auch, départ 6 h. 47.

Toulouse-Matabiau, arrivée 8 h. 55 au lieu de 9 h. 20.

Train 3956 :

Auch, départ 9 heures.

Toulouse-Matabiau, arrivée, 11 h. 7 au lieu de 12 h. 45.

***

A partir du 25 novembre, la S. N. C. F. a mis à la disposition des usagers, dans le train PA, une voiture couchettes (première et deuxième classes) sur le parcours Toulouse-Lyon et vice-versa.

Prix de la couchette :

Première classe : 265 francs;

Deuxième classe : 255 francs.

Pour la location de ces places couchées, adressez-vous au bureau de renseignements de la gare de Toulouse, ou, s'il reste des places disponibles, au départ du train, au contrôleur de route.

***

Les personnes possédant des affiches de la marche des trains sont priées de les rectifier en conséquence.

COLECTIVISMO Y ESTADO

por Horacio M. PRIETO

(SUITE)

Ahora bien, raramente se darà el espectàculo de una colectividad que se baste a ella misma; y por lo tanto habrà de comerciar con su producto exportable. El trueque permite poca expansion, reduce màs bien la capacidad de produccion y amarra al hombre al terruño y a la comunidad de aldea. En vez de aportarle las ventajas de la civilidad reduce su vida a un simplismo retrogresivo, sin sacrificar para nada las normas fundamentales de autoridad y de desigualdad limitadas a la demarcacion teritorial autonoma. Las carreteras se construirian reflejando la aptitud expansiva de la localidad, como antaño las hacian los señores feudales, sin rumbo nacional y sin criterio utilitario social. Habria que acomodar la produccion a los medios de relacion y de transporte, inventar la agencia comercial, especializar las funciones, hacer disciplina, es decir, gobierno legislativo y ejecutivo; pero, para no desavanzar hacia un primitivismo patriarcal (inducidos por la mejor ley moral sin duda) hay que disponer del ferrocarril y del camion, del buque y de las telecomunicaciones que no son servicios colectivizables a la moda de una colectividad rural sino servicios nacionales e internacionales. Esos servicios, en España, no hacen comercio exterior, al contrario : su instalacion y perfeccionamiento redundan en perjuicio de la economia interna de consumicion, que hay que exportar para compensar con un industrialismo progresivo.

Si las colectividades quieren ser humanas, y extender su accion al pais entero, hay que plantear una red nacional de estadistica y control que haga los repartos con justicia, que vele cientificamente por el mejoramiento de los cultivos, que los seleccione, que establezca una conexion estrecha con los organismos de distribucion a las ciudades, que formalice el comercio con el extranjero, que tenga una divisa monetaria ùnica para valorizar los cambios internacionales y... para hacerse cotizar. Si no son humanas, el practicismo las empujaria a los mismos fines.

En el plano industrial, los inconvenientes son desmesuradamente mayores. Son millares los obreros que trabajan en una sola fàbrica. El trabajo de los obreros de altos hornos de Vizcaya o de Sagunto, el de los mineros del carbon y de la potasa, el de los obreros de astilleros y fàbricas textiles, no se presta a ser remunerado con articulos alimenticios naturales solamente, ni con los de conserveria. Tampoco el trabajo de los intelectuales ni el de los médicos ni el de los investigadores y artistas. A demàs hay que viajar, hay que importar elementos de cultura, materias primas, maquinaria e instrumental para modernizar las industrias. Todo eso sin dinero, sin administracion central, sin organizacion selectiva y sin textos y organos constructivos, sin leyes nacionales, en fin, es una loca divagacion. El mero titulo de trabajador no da derechos universales; ni el hecho de serlo y probarlo documentalmente los da; y aunque el mundo fuera un bloque de tierra libre y no hubiese màs que una raza y un solo idioma, no por eso el hombre seria libre para saltar de unas zonas a otras, de un continente a otro, ni habria ninguna razon transcendental que obligase a las colectividades a recoger como huéspedes de honor a los que llegasen atraidos por sus condiciones especiales de trabajo y de convivencia comùn. Hay un limite para todo! y donde no hay plaza para diez obreros no caben treinta; ni se podria ir a Suiza en plan curativo, o de turismo caprichoso, por el solo devengo moral de sembrar garbanzos en Fuentesauco si falta el contrato internacional y el servicio técnico que disponga garantice.

Negàndose a perder independencia, las colectividades se cerrarian en si mismas, alumbrando una conflagracion de competencias y de luchas por la existencia, para no demodarse y morir, que nada tienen de la esencia y de la calidad idealistas que hoy las espiritualiza. Adolecerian las colectividades libres del mismo defecto de las empresas burguesas, combatiendo unas contra otras, desarrollàndose las màs aptas y sucumbiendo las inaptas, lo cual, siendo normal dentro de la filosofia burguesa de la concurrencia libre que perfecciona, es un verdadero desatino para la filosofia moral socialista. Semejante libertad es destructiva, tutelable nada màs que por un Estado consubstancial al colectivismo caracteristico del pais. Toda libertad no definida positivamente, y como tal, protegida y estimulada, por ser el posible oficial de una sintesis colectiva de condiciones objetivas (continentes de los subjetivismos dispares que convergen en la convivencia compitiendo separadamente) conduce inexorablemente a la tirania de los fuertes.

Afirmamos categoricamente que, con un sistema colectivista o comunista, el Estado (imagen del sistema) es màs natural y necesario que con el capitalismo. Este es fuerte con el Estado siervo, porque es la accion del individuo màximamente liberada para ofrecer y pedir : mercancias, precios, mano de obra, jornada de trabajo y salario. Es el libre contrato aparente por el que no priman restricciones filosoficas ni morales consuetas, ni religiosas. El individuo especula en la lucha por la vida con lo que vale personalmente y con lo que adquiere. El Estado protege su esfuerzo legalmente utilizado y sus beneficios legales (?). Un màximo de libertad humana està logrado con el liberalismo burgués... para los fuertes. Los débiles son igualmente libres bajo la indiferencia pragmàtica del Estado; pero hay una diferencia viva tan sangrienta, entre fuertes y débiles, que ha determinado a los humanistas a adoctrinar el deber de acabar con la libertad del capitalismo y pintarla con la equidad socialista.

La equidad implicita en la libertad burguesa se personifica, juridicamente, en el reconocimiento de las desigualdades naturales y en la legitimacion general de posibles y permisibles teoricos por la igualdad de todos ante la ley estatal? La equidad socialista « antipatiza » con la libertad subjetiva y real; es libertad figurada, porque està concebida bajo condicionantes morales fundamentales, acompañadas de las condicionantes politicas, etc... Asi, el socialista tiene màs deberes que derechos, menos libertad real y màs libertad metafisica : la de creer, sintiendo, que se libera en su conciencia, por la satisfaccion intima de haber equiparado los sacrificios y los beneficios, universalizando las facilidades y mediatizando las condiciones de subsistencia, es decir : limitando el albedrio de los fuertes y extralimitando con artificios humanistas el derecho de los débiles, alzàndoles al mismo estadio de ascension inicial de los fuertes y desproporcionando (« igualizando » con el rasero moral) el reparto de beneficios por la norma que nivela.

Por « eso » la colectividad agraria de Jàtiva y la colectividad industrial de Sestao, en buena moral socialista y libertaria, han de estar disciplinadas nacionalmente: para subvenir ilimitadamente, en el tiempo, a sus propias necesidades, primeramente; segundo, para subvenir a las necesidades municipales; tercero, a las provinciales y regionales; por ùltimo, y exclusivamente, si las fronteras existen, han de velar y alicuotar por la prosperidad de la nacion. Si afinamos la obligacion moral, de cara a una politica social justa, diremos que, primero, esas colectividades se deben a la nacion y en ùltimo término a si mismas, ya que no hay colectivismo de aparicion politica o revolucionaria que no aliente por la determinacion del pais en su totalidad, ni habria continuidad colectivista si el pais no la protegiera coordinàndose para conocerse y pronunciarse sin error...

Un colectivismo autonomista, que se limitase a la regla general de que cada unidad distribuyese los beneficios entre sus trabajadores solamente habria suplantado sin quererlo al capitalismo individualista, por la propiedad colectiva consistente en un individualismo asociado donde la autoridad y las ganancias del antiguo dueño se reparten segùn la mentalidad de la sociedad multicéfala, dirigida por urgencias inmediatas del conjunto y por imposiciones morales extrañas a la naturaleza de una empresa que tiene como fin el superàvit economico y financiero. El sistema reclamaria la existencia de un Estado fuerte que garantizase la libertad de desenvolvimiento de esos modos colectivos, reforzàndolos de una malla juridica que impidiese las inercias de los descontentos o de los perezosos y que las inmunizase contra las expropiaciones y sabotages, compensando la proteccion con el tributo proporcional debido al Estado para sus demandas administrativas.

Repetimos, pues, que en parecido trance el espiritu colectivista habria heredado el espiritu burgués, mejor aplicado en la pràctica de la propiedad y reparto de las utilidades, aumentando asi, de hecho, el nùmero de burgueses en conciencia y potencia que soportan la pérdida de libertad consiguiente, que originan la custodia y aumentacion de los intereses creados, en la mutual de pendencia colectiva, consagrada y servida por el reglamento de trabajo, de ingreso, de reparto, de retiro, etc... allà donde no se dé una agrupacion de hombres muy conscientes, cultos y dispuestos a darse por entero a una renunciacion de si mismos, disciplinada por el cueto al gran arte de sublimar la historia, o por mandato mistico, o par la voluntad de bien hacer las cosas y crecerse en la estimacion social achicando sus necesidades y magnificando su esfuerzo. Como estos hombres solo se dan por manifestacion libre, sea por fanatismo, sea por cansanc

B.D.I.C

Desde una silla de Canaletas

Una màs

La hija del vecino del piso donde me alojo, este mes trabaja en una fàbrica de tejidos, « Vallet y Vendrell, S. A. ». Gana doce pesetas diaras — he dicho doce. Hay otras, no tan hàbiles, que cobran siete — he dicho siete. Ahora estàn en huelga, sin salir de la fàbrica. Es decir, apenas si producen. El dueño las ha amenazado con despedirlas. Piden 20 pesetas y racionamiento especial, porque ni siquiera con 20 pesetas puede comer medianamente una persona. El « Sindicato » de la C. N. S. « estudia » el caso, Probablemente ganaràn. Y dentro de un mes tendran que volver a las andadas, porque ya la vida habrà subido.

Quiero decir el precio de las cosas, porque lo que es la vida humana, cada dia va màs barata.

Aquellos tejidos...

Hace unas semanas os conté que unos agentes del control industrial habian bloqueado en casa de los sastres todos los tejidos de precio superior a 105 pesetas. Ahora viene el desenlace de la maniobra. El gobierno ha decretado que los fabricantes deben devolver a sus clientes la diferencia entre esas 105 pesetas y el precio pagado por la pieza. Conozco a uno (Qué creiais? Que no tengo amistades distinguidas yo?) que tendria que devolver màs de dos millones de pesetas. Pero una Comision fué a Madrid y arreglo la cosa. En vez de devolver el dinero, el género se divide en dos clases : el de tasa y otro a precio libre. Y asi todos contentos... menos los que han de comprarse un traje, porque siempre resulta que el tejido de tasa se ha acabado.

Por cierto que cuando los fabricantes « catalanes » fueron a Madrid, los acompañó el alcalde de Sabadell, que no es fabricante, pero que es falangista y que se llama Marce (aquel que durante la dictadura hizo sus primeras armas de edil), Marcet, pues, se entrevis to con el ministro de Industria y Comercio antes de que éste recibiera a los fabricantes. Al salir de la visita, los hombres de negocios se agolparon alrededor de su alcalde :

— Que como ha ido? Qué le ha dicho?

— Menos hijo de p..., todo — contesto Marcet sin inmutarse.

— Y usted qué le ha contestado?

— Oh, yo le he dicho : « Usted, señor ministro, tendra toda la razon; pero los billetes los tendremos siempre nosotros, porque madrugamos màs que ustedes.. »

Y los hechos lo comprueban.

Un penal cualquiera

Este es el de Santoña. Gris, largo, enorme, pesado, frio. Un penal, en fin.

Un preso, Julio Carmin, es descubierto una noche mientras lee, despuès del toque de silencio. Como medita disciplinaria, a la mañana siguiente lo trasladan a una celda de castigo y le registran el petate. En una costura del colchon — Nantémosio asi — descubren unos papeles de fumar llenos de notas. Son — los compañeros de celda lo saben — escritos destinados a un periodico clandestino de Santander, explicando la vida del penal. Si los guardianes leen los papeles, exigirán el nombre de la persona a quien van destinados. Habrà palos y torturas. Y en la tortura, nadie, ni el màs pintado, sabe si resistira.

Pensando en esto, los ocho presos de la celda se lanzan sobre el guardian, le arrancan los papeles de la mano y los destruyen; luego sueltan al guardian, que no ha recibido ni un golpe y si solo un susto. Julio es apaleado hasta la muerte. Lo han enterrado hace cuatro dias. Los demàs estàn encerrados en celdas de castigo, despuès de haber sido brutalizados. Al saberlo, de todas las galerias y aglomeraciones, los presos gritan, se niegan a salir al patio, a recuento. La guardia armada entra en la càrcel, spalea, hay lucha en una galeria, tiros y heridos.

Eso es todo. Otro suceso.

LA LIBRAIRIE DES EDITIONS ESPAGNOLES
organise une Exposition bibliographique, pour faire connaitre
L'ESPAGNE
dans le livre français
L'inauguration aura lieu aujourd'hui samedi 14 décembre, à 16 heures. 1, boulevard d'Arcole, à Toulouse. Cette Exposition sera close le 20 décembre courant,

Un viajero de hace un siglo

Ricardo Gobden era un inglés que tenia la mania del libre cambio y que vino a España a hacer propaganda de sue doctrinas, como la hacia en su pais. Esto era allà por los años de 1846 y en este mismo mes de diciembre. Acabo de encontrar un viejo periodico de Londres, de la época, con un articulo de Cobden, y me ha parecido interesante recortar lo que dice. Escribe desde Sevilla. Leed :

« Quien no ha visto a Sevilla no ha visto maravilla.

Pero el visitante de Sevilla, este mes, habria vista una maravilla mayor que la Giralda; habria visto a los orgullosos ciudadanos de la capital andaluza reunidos para escuchar a un fabricante de algodon inglès, q los habria visto aplaudir sus teorias que tienden a ignalar a los habitantes y los productos de todos los paises del mundo. Y esto en la ciudad que fué el modelo del monopolio, que centralizo todo el comercio con el nuevo mundo. »

Hasta ahi Cobden. Es, como veis, un simple suceso de hace cien años. Y uno se pregunta si los orgullosos ciudadanos de la capital andaluza tendrian ocasion hoy de ir a escuchar à Mr. Cobden.

Sucesos

La cronica de sucesce ha sido casi radicalmente suprimada de la prensa de aqui, porque — dicen — hablar de crimenes y accidentes de la circulacion no hace sino envenenar el espiritu de las criaturas. Es cierto. Pero hay otros sucesos, de los cuales tampooo habla la prensa, que seria interesante enumerar de vez en cuando. Ahi van muestras, Que cada uno se quede con la que màs le agrade :

— La càrcel celular de Alicante ha sido transformada en convento de Dominicos, porque en ella fué ejecutado José-Antonio Primo de Rivera.

— El gobierno ha dado una orden para que en todas las panaderias se anunciè que el cliente tiene derecho a comprobar por si mismo el peso del pan; pero en las panaderias el anuncio de marras dice : « El cliente tiene derecha à hacer comprobar el peso del pan », lo cual es muy distinto. Con gran contento de los panaderos, desde luego.

— Un decreto del ministerio de Obras Publicas autoriza el aumento de cinco céntimos de los billetes del Metro Transversal. Los tranvias de Madrid fueron aumentados hace unas semanas.

— En Màlaga han sido detenidos siete elementos républicanos. En Madrid, en Barcelona, en Sevilla... en todas partes, lo mismo.

Sucesos, como os decia. Que no merecen ni cronica.

La batalla

Un dicho que corre entre la gente :

— Quien ha ganado la batalla de los precios?

— Los precios.

Lo malo es que es verdad.

VICTOR

Barcelona y diciembre 1946.

UN HOGAR PARA NIÑOS

Como consecuencia de las gestiones realizadas por el Sr. Ministro de Emigracion del Gobierno de la República española, la entidad Ayuda Obrera Suiza, ha establecido un hogar para niños españoles refugiados en Francia. Este hogar infantil ha quedado establecido en Pringy (Haute-Savoie).

El número de plazas de niños acogidos es el de 40, comprendidos uno y otro sexo.

Los niños hasta ahora enviados a la colonia de Pringy han sido seleccionados según las indicaciones de la Ayuda Obrera Suiza, que ha querido constituir un hogar permanente de niños españoles que se encontrasen en las situaciones siguientes :

1. Huérfanos de padre y madre;
2. Huérfanos de madre o de padre cuya permanencia al lado de la familia resultase perjudicial por razones morales, económicas o fisicas;
3. Hijos de enfermos ú hospitalizados imposibilitados de atender a la familia.

El Ministerio de Emigracion se dirigio oportunamente a las Organizaciones politicas, sindicales y de mutilados y deportados, dandoles a conocer el establecimiento de la Colonia de Pringy y solicitando nombres de niños que proponer a la Ayuda Obrera Suiza. Hasta la fecha solo se han podido tomar en consideración, por encontrarse dentro de los casos previstos, 22 propuestas de niños y 17 de niñas. Como las plazas para uno y otro sexo son proporcionales, han marchado a Pringy 20 niños de los 22 propuestes y 17 niñas, quedando todavia 3 plazas disponibles para el sexo femenino.

Ademas de las magnificas condiciones higiénicas y de alimentación en que los niños espanoles de la Colonia de Pringy viven, reciben instrucción adecuada, habiendo este Ministerio contribuido económicamente a la adquisición del material pedagógico.

LE COURRIER DES REFUGIES

— Habiédose acordado por la Comisión Ejecutiva interina de la Liga de Mutilados e Invàlidos de guerra vascos celebrar su primer congreso, paeticipamos a todos los mutilados de guerra vascos que deseen acudir al mismo que éste comenzarà a las neuve en punto de la mañana del domingo dia 15 de diciembre, en los locales de la Maison du Tourisme, de Biarritz, con arreglo al siguiente orden del dia : 1. lectura del acta de la asamblea; 2. revisión de credenciales; 3. lectura de correspondencia; 4. discusión y aprobación del proyecto de Estatutos; 5. nombramiento de cargos, y; 6. asuntos varios. Por la Comisión Ejecutiva Interina, el Secretario, Ricardo Nalda.

— Juan Bullò, rue Carbossas, Eauze (Gers), ruega a quien lo sepa le comunique el paraedro de Jaime Serra, de Picamoixons (Tarragona) y José Ribas, de Organñá (Lérida).

— Se desea conocer el paradero de José Garcia Acevedo, que estuvo de maestro de los niños españoles en el campo de concentración de Argelès-sur-Mer. Sirvanse comunicarlo à Julián Solana, à Meyreuil (Bouches-d-Rhône).

— Miguel Gispert March, que perteneció a la 44 división, 140 brigado mixta, 560 batallón. Se ruega a quien sepa algo de él o su paradero se lo comunique a su padre : Pablo Gisper, Impasse Montaigne, Cazauls-les-Béziers (Hérault).

— M. Gavin, 4, rue M. Chabot, à Thiers (Puy-de-Dôme), desea conocer el paradero del teniente de transmisiones D. Antonio Eutiquio Garcia, de Madrid.

— Luciano Albareda, natural de Vich (Barcelona), comunicarà sus señas a Carmen Elancafort, Lavilledieu (Tarn-et-Garonne), para que ésta le pueda entregar una carta de sus familiares de España.

Aviso à los Aragoneses de I. R. en Francia

Se ruega a todos los aragoneses pertenecientes a Izquierda Republicana en Francio y que todavia no hayan enviado su adhesión al Grupo Aragonés de I. R., que lo hagan lo antes posible, dirigiéndose al correligionario Emilio Bordonaba : 10, rue Malcousinat, Toulouse (Haute-Garonne).

Création d'une chorale mixte

Le Centre international du Quaker Service, 16, boulevard Bonrepos, Toulouse (Hte-Garonne), annonce la création d'unechorale mixte pour la musique classique et moderne.

Ecrire à M. Ousset, directeur de la chorale, 16, boulevard Bonrepos. L'heure et le jour qui conviennent le mieux à tout le monde seront fixés ultérieurement.

Imp. spéciale de « L'Espagne Républicaine », 57, rue Bayard, 57 TOULOUSE

QUÉ ME CUENTA USTED?

Anecdotario de la guerra y el exilio

Una razon poderosa

DURANTE la guerra, en el frente de Alcubierre. Los Nacionalistas hacen fuego. Me acerco al observatorio y veo uno de Franco que se pasa a nuestras filas. Interrogatorio general y acoplamiento provisional a la Brigada.

Al dia siguiente, nuevo fuego del enemigo y, desde el observatorio, veo otro Nacionalista que se pasa. Llegà a nuestra linea y pregunta :

— Se paso Fulano ?

— Si, paso ayer. Y tù por qué te pasas.

— Estuve en Perdiguera. Cuando subi a la posicion me dijeron que se habia pasado mi amigo a las filas republicanas, y aproveché para pasarme.

— Pero por qué motivo ?

— Toma ! Pues porque le prestè cuarenta y cinco duros... y no me los ha devuelto.

La carcajada fué general. — **Victor LUCAS.**

Un grito extrano en el « Arca de Noé »

MUCHO antes de crearse las Compañias de Trabajadores Extranjeros, desde marzo de 1939 ya existieron gupos de trabajadores, dedicados en su mayor parte a reparaciones de autes y material de servicio en los Campos de Concentration. Entre ellos, el Champ de Mars, en Perpignan. Cuantos integràbamos és.tos, teniamos mejor trato, alimento, ropa, facilidades para la higiene, etc. y, aunque sujetos a la disciplina militar, éramos verdaderos aristocratas en relacion con el resto de nuestros desgraciados compañeros.

Habitando en « marabous » militares, cada grupo embellecio como pudo su « home ». El nuestro, dotado de un marco de madera para su acceso, tenia como puerta la de un camion, con su cristal movible. Fué tal el numero de pinturas de animales con que fué adornada la lona, que fué bautizado « El Arca de Noé ». Tal titulo dio margen a un privilegio : el de poder exigir a todo visitante, para su acceso al interior, que emitiese un grito de un animal cualquiera : ladrido, « quiquiriquies », rebuzno, anunciaban una entrada. Un dia de visita, uno de los jefes franceses fué previamente instruido de la ley establecida y, prestàndose de buena gana a la costumbre, abrio desmesuradamente la boca sin emitir, empero, ningùn sonido.

Preguntado por el animal cuya voz pretendia similar, exclamo :

— Le Canard Muet ! — **E. VIVAS, de Perpignan.**

Lo que nos faltaba

EN Suria, durante nuestra guerra, habia un hombre que tenia tanto de bueno como de ignorante, al que todos conociamos por el remoquete de Badonet. Ferviente republicano y acérrimo de nuestra causa, se intersaba por cuanto sucedia u oia. Un dia, escuchan do una conversacion, oyo que perderiamos la guerra por falta de disciplina. El buen hombre no sabia lo que era la « ciplina », como él decia; pero al creer que por falta de « eso » ibamos a perder la guerra, anduvo malhumorado, y con ese malhumor entro en la barberia a afeitarse. El barbero, hombre que gustaba de chunguearse de todo el mundo, le preguntó qué le ocurria :

— Qué quieres que me ocurra ? Que tenemos la guerra perdida...

— Perdida ? Y por qué ?

— Porque no tenemos « ciplina » y sin « ciplina » no se puede ganar la guerra.

El barbero y sus clientes no pudieron contener la risa, y aquél, queriendo acabar de enredar la cosa, le dijo muy serio, en tono confidencial :

— Si es por eso, no te apures. Pues me han asegurado que han llegado ayer a Barcelona dos barcos rusos, cargados de « ciplina ».

— Ah ! — exclamo el buen hombre — Siendo asi, me tranquilizo. — **Ramon ORRIOLS, de Pont-du-Sautet (Isère).**

L'EXPOSITION DE LA RESISTANCE ET DE LA RENAISSANCE EUROPEENNE

s'ouvre à Bordeaux le 14 décembre

Dans une récente conférence de presse tenue sous la présidence de M. Duchâtel, directeur du service régional du ministère de l'information, le colonel Thignières, président du tribunal militaire de Bordeaux, vice-président du Comité d'initiative, a bien voulu donner quelques précisions sur cette exposition de grande envergure.

Sous le haut patronage du sous-secrétariat d'Etat français à l'information des pays exposants organisée par le Comité d'entente et de coordination de la résistance en Gironde et le Centre d'action et de défense des immigrés (G.A.D.I.) l'exposition qui s'ouvrira le 14 décembre a comme but :

Démontrer aux larges masses du peuple les sacrifices consentis par les différents peuples d'Europe dans la lutte contre le fascisme hitlérien.

Donner la possibilité de voir l'ensemble du mal qu'a causé le fascisme à l'humanité tout entière.

Faire ressortir l'effort gigantesque fourni par tous les peuples pour le redressement de leur pays et ainsi renforcer la sympathie et l'amitié entre les peuples pour la sauvegarde de la paix dans le monde.

Les pays invités sont :

France, Grande-Bretagne, U.R.S.S., Pologne, Tchécoslovaquie, Albanie, Italie, Yougoslavie, Hongrie, Norvège, Danemark, Bulgarie, Roumanie, Hollande, Belgique, Espagne républicaine.

L'exposition aura lieu dans les villes suivantes : Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon, Strasbourg, Lille et Paris (clôture), avec une durée de vingt à trente jours par ville.

Le comité d'initiative a pu obtenir et réserver l'inauguration officielle de cette exposition pour Bordeaux. C'est ainsi que le 14 décembre, au musée de la mairie, aura lieu l'inauguration en présence des ministres français et étrangers, ainsi que de hautes personnalités civiles et militaires.

Tout un programme est prévu pour la durée de l'exposition à Bordeaux, se composant de projection de films en première vision en France, de conférences organisées par différents pays, concerts, etc...

Franco contre l'O. N. U.

Comment a-t-on organisé la manifestation «spontanée» de Madrid

Frontière espagnole. — On connait les détails de l'organisation, par les « anciens combattants » et les « anciens captifs » de la « manifestation spontanée » qui s'est déroulée à Madrid pour protester contre les décisions de l'O. N. U. en ce qui concerne l'Espagne franquiste et pour faire acte d'adhésion au Caudillo et à son régime.

Les comités directeurs de la Phalange, dans les villes espagnoles, avaient envoyé les affiliés pour les diriger collectivement sur Madrid. Mais, pour éviter qu'en arrivant dans la capitale ils s'éparpillent, on les a forcés à déposer leur carte d'alimentation, qui ne devait leur être rendue qu'au retour, sur présentation d'un ocupon remis sur les lieux de concentration de la capitale. De cette façon, ils ont été forcés de ne pas quitter le groupe, même pour manger. C'est ainsi qu'a été faite cette manifestation de protestation, qui était un plébiscite, d'après les paroles mêmes du Caudillo. — « Ider-Press ».

NOUVELLES D'ESPAGNE

Des bombes explosent à Barcelone

Madrid. — Au moment même où se déroulaient les manifestations franquistes, on apprenait de Barcelone, l'explosion de bombes, faisant sauter le quartier général de la « Jeunesse espagnole ».

Il y a eu d'autres explosions dans d'autres quartiers de la ville. Des détachements de police sont placés aux abords de tous les bâtiments.

Les éléments de gauche auraient l'intention de lancer un mouvement de grève générale en réponse aux manifestations « d'enthousiasme » franquistes organisées de toutes pièces. — « Febus ».

Le budget de l'Espagne franquiste

Madrid. — La commission des finances « des Cortès espagnoles » a été saisie du projet de budget 1947.

« Les Cortès » se réuniront en séance plénière le 12 decembre, pour approuver le budget, dont l'examen aura été assez expeditif.

Les dépenses atteignent un total de 14 miliards 93 millions de pesetas, tandis que les recettes normales atteignent seulement 12 milliards 933 millions. Le déficit sera comblé par un emprunt de 2 milliards. — « Febus ».

Le traité commercial hispano-argentin

Madrid. — Le « Bulletin officiel de l'Etat » publie un décret-loi accordant un emprunt, au taux de 3,75 0/0, à la République Argentine, pour une somme de 400 millions de pesos, afin de couvrir les obligations de l'accord commercial signé à Buenos Ayres le 30 octobre. — « I. D. E. R. Press ».

Malgré les grèves, interdiction aux patrons d'augmenter les salaires

Barcelone. — Le gouverneur civil (le préfet) a rédigé une note dans laquelle, annonçant que le ministre du travail étudie actuellement des augmentations de salaires dans l'industrie textile et, spécialement, celle du coton, il met en garde les entreprises contre toute concession d'amélioration qu'ils pourraient faire de leur propre initiative, « quelle que soit l'attitude des ouvriers ».

Les infractions seront sanctionnées sévèrement. — «I. D. E. R. Press ».

Un tableau du Gréco

Séville. — Un tableau, que l'on suppose du Greco, a été trouvé par un collectionneur. Le tableau représente saint François-d'Assises en extase.

D'après les experts, le tableau présente toutes les caarctéristiques du Greco. — « I. D. E. R. Press ».

Furieux ouragan sur le Cantabrique

Bilbao. — La tempête continue à sévir dans la mer Cantabrique. Les vapeurs « Orne », et « Montes-Condes », voulant tenter de braver les éléments déchainés, furent obligés de rebrousser chemin. Le « Monte-Condes », ayant perdu le gouvernail, est parti à la dérive et ce n'est qu'après une rude lutte qu'il put accoster au port extérieur. Quelques bateaux de pêche ont rompu leurs amarres et se sont écrasés contre les rochers du débarcadère des Arènes. Le violent ouragan a renversé trois grandes rues des hauts fournaux de Biscaye.

Deux navires ont réussi à entrer malgré la tempête, le « Campanario », avec5 .000 tonnes de gaz-oil, et le transatlantique « Manuel-Calvo », en provenance de New-York, avec 12.000 tonnes d'huile lubrifiante, des grues démontables, des camions, des tracteurs, des autos de tourisme et autres marchandises. En outre, le bateau « Mar-Rojo » est parti vers l'Angleterre, chargé de minerai de fer.

Plus de vingt bateaux sont réfugiés dans le port extérieur. — « I.D.E.R. Press ».

Les raisons pour lesquelles Franco se moque des « condamnation morales »

Barcelone. — Parlant au siège de la chambre de commerce américaine pour l'Espagne, M. Ray Dann, directeur de la section du commerce extérieur de la National coton council of America, a déclaré : « L'industrie textile espagnole se trouve dans une situation unique pour faire des affaires avec l'étranger, particulièrement avec les Etats-Unis. Tandis qu'ici il y a un surplus de production, les industries des autres pays européens ne produisent que 50 ou 60 0/0 de leur capacité de production. Je crois que les industries cotonnières espagnoles et américaines pourront arriver à une entente pour parer aux pénuries et pouvoir ainsi assainir les livraisons de coton à l'industrie espagnole. » — « I.D.E.R. Press ».

Vasquez Diaz opéré

Madrid. — Le peintre espagnol Vasquez Diaz, qui était gravement malade, a subi une importante intervention chirurgicale. Son état est satisfaisant. — « I. D. E. R. Press ».

Les Allemands placent leurs capitaux dans la construction de grands blocs de maisons à Barcelone.

Barcelone. — Un consortium hispano-allemand, qui a réussi à camoufler une forte partie des avoirs allemands introduits dans le pays à la fin de guerre, procède actuellement à la construction d'un grand nombre de vastes maisons d'habitations à quatorze étages et d'un type unique.

Ce groupe de maisons est situé dans le faubourg de Sarria et le consortium opère sous la protection du « trusts des généraux », qui, comme nous l'avons déjà dit, contrôle les matériaux de construction. — « I.D.E.R. Press ».

Les franquistes organisent des agressions pour discréditer la résistance basque

Bilbao. — Les franquistes, incapables d'arrêter l'action continue de la résistance basque et préoccupés par la sympathie que lui manifeste le peuple en général, ont imaginé de la discréditer en organisant des agressions et en accusant les résistants basques de les avoir perpétrés.

C'est ainsi que, le 26 novembre, à 6 h. 30 de l'après-midi, trois hommes masqués ont attaqué la succursale de la banque de Vizcaya, à Galdacano, emportant 125.000 pesetas (1.250.000 francs approximativement).

Tandis que les voleurs se retiraient, l'un d'eux cria : « C'est pour Euzkadi! ».

Mais les malfaiteurs ont été découverts et identifiés et il résulte que ce sont trois franquistes notoires. Deux d'entre eux, les frères Estancona, sont originaires de Galdacano même et sont employés à la mairie de la localité, l'un d'eux au recrutement. — « B.I. Euzkadi ».

Tentative de soulèvement militaire à Barcelone

BARCELONE. — Il y a quelques jours, il s'est produit, parmi la garnison de la ville, une tentative de soulèvement militaire. Malgré la réserve hermétique des autorités, on sait qu'il y a eu des arrestations et déplacements d'officiers superieurs, dont, pour l'instant, on ignore les noms. (Fébus).

Moreno Torroba, l'auteur de « l'Hymne phalangiste » expulsé du Mexique

MEXICO. — Le compositeur espagnol Frederico Moreno Torroba, auteur de l'hymne de la Phalange : « Cara al Sol », a été l'objet d'un arrêté d'expulsion du territoire mexicain une heure après son arrivée en compagnie d'une troupe théâtrale. (Fébus).

Un communiqué franquiste

(Suite de la première page)

testation devant l'honneur et la conscience des peuples, réaffirmant sa ferme détermination de maintenir comme auparavant l'indépendance du pays en toute circonstance et à la protéger contre toute ingérence étrangère ». — « Febus ».

Les constructions navales en Espagne

Bilbao. — Prochainement sera lancé le bateau « Guadeloupe ». Ce bateau pourra transporter 14.550 tonnes.

Il possède quarante-deux cabines pour passagers et plusieurs chambres frigorifiques destinées à certains chargements.

Actuellement quarante bateaux environ, qui auront un total de 180.350 tonnes, sont en construction dans les chantiers navals de Bilbao. — « I.D.E.R. Press ».

Ce que le Gouvernement républicain espagnol opine des accords pris par la Sous-commission de l'O. N. U.

Paris. — M. Auguste Barcia, président intérimaire du gouvernement républicain espagnol, a déclaré à un rédacteur de Ider-Press, au sujet de l'action du sous-comité de l'O. N. U., qui a saisi le problème espagnol, « que, maintenant, il s'impose d'avoir avec fermeté et non en empêchant l'accord de l'O.N.U. de rompre les relations diplomatiques avec le régime actuel qui martyrise l'Espagne et également initier la limitation absolue des achats commerciaux et des produits dont le peuple espagnol a besoin. »

L'accord du sous-comité de la commission politique et de sécurité et de l'assemblée plénière démontre un état de conscience universelle qui, non seulement condamne le régime qui étrangle l'Espagne, mais qui propose les moyens pour en finir avec ce régime. La réalité de la vie internationale commande sur toutes les habiletés diplomatiques.

Philatélie

ESPAGNE. — Trois timbres ont été émis à l'occasion de la Journée du timbre, qui a coïncidé avec la Journée de la race, le 12 octobre 1946.

Un timbre de 0,50 pesetas avec l'effigie de Elie-Antonio Nebrija, écrivain illustre et chroniqueur des rois catholiques. Ce timbre est destiné au service intérieur.

Un timbre de 1,75 pesetas, à l'effigie du Padre Farncisco de Vitoria, considéré comme le fondateur du Droit international, et enfin un timbre de 5.50 pesetas, destiné à la poste aérienne, et à l'effigie du Padre Bartholome de la Casas, dont le rôle historique est bien connu.

Le tirage erspectif de ces trois timbres est le suivant : 1.500.000 exemplaires, 400,000 et 150.000 exemplaires.

Par ailleurs, de nouveaux timbres ont été mis en circulation à l'effigie de Franco, du type déjà connu : 0,75 pesetas bleu ardoise; 1,35 pesetas, vert foncé; leurs valeurs faciales correspond aux tarifs postaux actuellement en usage.

TIMBRES-POSTE
ACHAT — VENTE
EXPERTISES
Remises aux lecteurs de l'E. R.
GALERIE DU LIVRE
60, rue de la Pomme, 60
TOULOUSE

UNA AVENTURA

Cuento original de Fermin PALAU CASELLAS

Ilustraciones de **Argüello**

EDUARDO y Rafael trocaron sus papeles. Amo y criado. Unidos por el afecto, dentro del respeto a su condición. Unidos de verdad, sin titubeos. Dos vidas soñadoras, abiertas a la inquietud y al romanticismo; pero, al mismo tiempo, dos vidas con tintes de audacia de buena ley. El romanticismo de cielo azul y... nada màs, va pasando de moda. Se decian, amo y criado, sus cuitas. Y el primero olvidàbase del empaque fastuoso que muestran la mayoria de los mortales que se ven dueños de unas extensas propiedades y de mucho dinero, teniendo muy en cuenta que las riquezas materiales, cuando exceden en mucho a las necesidades del vivir, no sirven màs que para alimentar egoismos y para abrir cuentas corrientes en los Bancos. Deben emplearse en producir. Producir cosas útiles a base del trabajo y de una actividad que tendria que acabar con todos los zànganos. Para mayor compenetración, Eduardo no daba la menor importancia al hecho que un dia se encontrara con el titulo de marqués, caido como un bólido en su vida aventurera. Dejaba a un lado los prejudicios de su condición y rendia el tributo debido a la amistad de Rafael.

Quisieron correr una aventura. Y la corrieron. Vaya si la corrieron! Era uno de los modos de « amenizar » la vida. Nada les faltaba, en cuanto a lo material. Sabia Eduardo deshacerse de a quella « seredad » mal entendida, que es como pesadilla tradicional en los hogares escogidos (?). Y ansiaban emociones nuevas. Tenian talento, buena presencia, juventud. Bagaje admirable!

Incluso eran de tipo parecido. Hubiéranse puesto los dos un traje de embajador, y los dos hubieran tenido igual distinción. Si los dos hubieran decidido ser bohemios de pipa y melena, hubieran dejado por los caminos de su juventud las mismas huellas sentimentales, condimentadas por la salsa de un placer que no resulta insano màs que en las vidas de los señoritos de salòn y de las señoritas cursis, flores de estufa. La vida tiene que ser dinamismo y hoguera de alanes y actuación tenaz, en todos los sentidos. Eduardo y Rafael acaban de cumplir los treinta años.

Habló el marques :

— Vamos a cambiar el traje. Rafael. Tù seràs el amo y yo el criado. No te olvides de tu nueva condición. Vas a ser marqués. Y vas a tratarme de tù. Hay tantos marqueses ridículos y analfabetos, que tù que eres inteligente y educado, habràs de ser superior a la mayoria de los llamados nobles. Ya sabes que la nobleza no se compra; no se puede comprar. Se tiene o no se tiene. Ahi està todo.

Ya veras que nuevas emociones experimentamos dentro de nuestra nueva condicion.

— Como quiera.

— Empieza, empieza ahora. Dime : « Como quieras ».

— Como quieras.

Y una carcajada que valia un tesoro puso de nuevo en contacto, muy de cerca, las vidas de Eduardo y de Rafael.

HUBIERASE dicho de oro la aurora. La Naturaleza, inundada de luz. Una ilusión en cada sendero. Un aroma en cada flor. Y en los corazones de los dos simpàticos aventureros, la juventud, àvida de nuevas inquietudes.

Ya Rafael llevaba el traje de marqués y Eduardo el de criado. Hubiérase dicho que nacieron asi. Estaban en su punto. Nadie, ni el màs avispado, los hubiera distinguido. Como que cuando se conneren distinciones a una persona, lo que importa es saber desempeñar el papel! Si no se tienen condiciones suficientes, a la corta o la larga — màs a la corta que a la larga — se fvacasa. Si se tienen, la persona es la misma; no ha cambiado màs que la fachada; pero el continente corresponde al contenido.

Tropezaban con algunos viandantes. Todos tenian una reverencia para el marqués y un gesto indiferente para el criado. Es la humanidad que juzga por las apariencias, salvando las atenciones tradicionales que se conceden « al de màs categoria ».

Y Eduardo y Rafael se reian después, muy a gusto. Estaban màs que satisfechos de su aventura.

— Ha tenido una buena ocurrencia, señor marqués.

— Tutéame, Rafael. Y deja eso de « señor » y de « marqués » para tì, porque tù eres el ùnico señor y yo el ùnico criado. De lo contrario, vas a correr el peligro de equivocarte y vamos a fracasar ruidosamente.

— Has tenido una buena ocurrencia, Eduardo.

— Asi ! Asi !

Y amo y criado se reian, se reian.

FELIZ encuentro, en aquella mañana risueña destinada a la original aventura. Allà en el campo, une casa suntuosa, entre un gran jardin. Amplios ventanales. Morada distinguida.

Apoyada en el elféizar, una belldad como pocas hayan visto los ojos de ningun mortal. Paloma blanca en forma de mujer. Hubiérase dicho puesta allì para trastorno de los dos viajeros amigos. Qué mejor incentivo para la aventura ?

Se saludaron los ojos. Hubo después unas inclinaciones sueves. Ante la puerta, los viajeros hicieron como una reflexión. Y la blanca paloma hecha mujer llamó a la criada para que fuera a ofvecer a los viajeros, cuyo porte distinguido no dejaba lugar a dudas, franca hospitalidad.

Cuando la simpatia establece comunicación, todo se explica. Empezaba a calentar el sol, y los viajeros fingieron cansancio y necesidad de pasar a la sombra, para contrarrestar el sudor. La gentil mujer que los acogia, adivinaba el sol màs caliente y veia agrandados el sudor y el cansancio, para justificar asi una hospitalidad que tal vez no se hubiera ejercido en otras condiciones.

Hay muchos viajeros que la necesitan de verdad, y... han de pasar de largo. Cosas de la vida!

Amo y criado se guiñaron el ojo, porque tampoco la criada era de mal ver. Buena hembra. Por ojos, dos faroles. Y un cuerpo hecho tormento. La cosa iba a pedir de boca.

Saludos. Miradas de criados. Miradas de señores. No hay que decir en cuàles hay màs libertad. Los ojos de los encumbrados han de guardar ciertos respetos, aunque muy a menudo la irrespetuosidad se vaya almacenando dentro para salir en la primera ocasión que se presente. Los ojos « de los de abajo », pueden ponerse en contacto con mayor espontaneidad. Y no necesitan almacenar tanto.

Aceptaron nuestros viajeros la amable invitación. Y, sin saber cómo, o sabiéndolo mucho, entre estudiadas discreciones que fueron base para concesiones màs importantes — porque en el mundo de la simpatia ocurre mucha veces de esta manera — pasaron allì unos dias muy felices. Pero que muy felices! No ponga el lector o la lectora, màs de la cuenta. Hay màs felicidad en la discreción que en la destemplanza

Rafael, el falso marqués, ocupó una habitación lujosisima, como correspondia a su condición. Eduardo, el amo auténtico, una estancia sencilla, muy sencilla.

Màs erguido que un poste, atendia Eduardo a los mandatos de Rafael. Y los cumplia con diligencia. Pero cuando se encontraban a solas, se reian a boca llena de su ocurrencia. «De todos modos vefan que, cada une por su parte, eran objeto de atenciones extraordinarias de señora y criada — Y ahora, otra « llamada » al lector o a la lectora, para que no pongan en la palabra « extraordinarias » màs malicia de la que realmente hay —. El asunto — mejor dicho, la aventura... iba bien. Se acentuaba la dulzura de dos idilios, uno y otro sin los embates de la pasión; el primero, dentro de un marco discreto, distinguido; el segundo, « màs plebeyo », con el complemento de algùn beso furtivo en la semiobscuridad del corredor. Papeles cambiados, pero, en la suma, efectos y afectos anàlogos. Labios de criado que besaban los de la señora, creyendo la señora que no eran los del criado. Labios de sirvienta que se fundian con los del marqués, teniendo aquélla la convicción de que eran de criado auténtico. Esto demuestra una vez màs que todos los besos son sabrosos, en ese plan de simpatia y de juventud.

***

Y nació el peligro, al nacer el amor. Indecisión. El cuento podria ahora prolongar sendos idilios y tener otro final. Pero... Eduardo y Rafael decidieron, al fin, como hombres de palabra, « cortar a tiempo » las comunicaciones, para que la cosa fuera lo que realmente se habian propuesto : una aventura.

Y una mañana, trastornadas, señora y criada fueron buscando en todas las habitaciones a los dos viajeros. Habian desaparecido. Encima de una mesita de centro, una carta. Una carta sin sello y sin matasellos. No habia habido necesidad de molestar al cartero. Sobre un papel elegante y perfumado, unos renglones escritos con trazos claros :

« Las suplicamos nos perdonen. Hemos mantenido la ficción durante unos dias. Quien no finge en la vida? Nuestro fingimiento ha sido de buena ley, después de todo.

Entre los dos realmente reuniamos a un criado y a un marqués, pero con los papeles trocados. Hemos querido correr una aventura. Verdaderamente, el que consiguió la simpatia de la criada, Eduardo, era el marqués auténtico, y el que se honró son las atenciones de la señora, Rafael, era el criado de verdad

Nada se ha perdido. Guarden en buen lugar, como un secreto, los besos del uno y del otro, como nosotros guardamos los suyos asegurándoles que nos han sabido a poco y que han servido, al menos, para demostrar una vez màs que, cuando los labios se juntan, el afecto no destingue la condición de nobles y de plebeyos.

Suyos, muy suyos.

EDUARDO Y RAFAEL

F. PALAU CASELLAS

Dans notre prochain numéro:

« LA CONFIDENCE DE LA CAPITAINE »

par Manuel G. SESMA.

(En français).

B.D.I.C

POETAS DE HOY

En la noche esta

— Es una noche que embiste de negruras esta...
— Es noche y basta. Basta ! Ay, la noche nochera
del gitano sencillo que se fué a la verbena
solo — solo ? con su carga de hombre en la conciencia.
Que hoy no hay luz en gorgeo, ni sonidos de feria,
ni amores conservados. Ni el lucero, siquiera,
que nunca falta ! Porque esta noche tan negra,
es una noche, noche ; sin viento y sin estrellas.

Y es que todo el mundo se ha dado a la tarea
de matar al projimo por ideal; excelsa
mision de todos — ya no hay clases — y en la revuelta
de inciensos y perfumes, de ritos y asambleas,
todos, ay, todos tenemos nuestra ficha abierta...

— Pues a ver ese guapo qué tal luce en la juerga;
que quiero ver su cuerpo derrotado en la arena
y ornados de su sangre los cuernos de la fiera;
porque lo quiero y olé y viva la Macarena.

Eso dijo la noche y se quedo tan fresca;
eso dijo la noche retozando en la selva,
en la selva sembrada de tricornios de seda,
de reyes en tumulto y de cruces a cuestas,
de capotes benditos y amor en bandolera,
de sexos inexactos entre ecuaciones fétidas;
noche sin voz, sin nervios, sin musculos ni vertebras.

Y bien; ya està. Veis ? Ya està. Y ahora, cuando vuelva
el gitano sencillo que se fué a la verbena,
cuando vuelva y se encuentre sin su noche nochera,
solo y solo y solo; solo, ante la tremenda
desnudez impecable de sus venas abiertas:
con su carga de hombre trepando en la conciencia,
pero seco de luces, vacio y sin estrellas...
ay Dios ! — Dios : qué vas a decir para que el te crea ?
Podràs abrir sus labios sin que su voz se encienda ?
y como podràs tomar el sol de entre sus venas
sin cegarte de angustias, sin mancharte de ausencias ?

Es una noche que embiste de negruras esta.

Angelino CASTANYER.

LA SEMAINE EN ZIG-ZAG

La C. U. D, F,

NOUS l'attendions depuis longtemps cette association qui vient vraiment à son heure, et qui représente peut-être ce qu'on a créé de plus sensé dans ces dernières années.

Nous saluons sa naissance avec joie, avec espoir, avec enthousiasme.

La C. U. D. F. répondait à un besoin.

Nous souhaitons qu'elle prenne dès ses débuts la place qui lui revient auprès des grands organismes mondiaux chargés d'organiser notre bonheur.

La C. U. D. F. est la Confrérie universelle des fous.

Elle groupe — ne riez pas trop fort, ce n'est pas de saison — tous ceux qui, considérant que les dogmes actuels ont été édictés par des gens ayant la prétention d'être raisonnables décident de leur plein gré de revendiquer le titre de fous.

On sait que la caractéristique du fou c'est de ne pas croire à sa folie. Que dites-vous des gens qui déclarent hautement : « Les fous, c'est nous? » Il faut qu'ils soient rudement équilibrés, les frères, pour proclamer aussi crânement leur folie!...

C'est donc chez les humains à prétentions raisonnables que nous chercherons désormais les piqués. Méfions-nous des gens posés, mesurés, invoquant la raison sans cesse ni repos.

Puisque nous vivons dans un monde en folie il faut bien que nous puissions compter les anormaux, les excités, les timbrés, les fadas.

La C. U. D. F., nous aidera dans ce travail.

Et d'abord — dirons-nous — ne sont pas suspects de folie, ceux qui adhèrent à la C. U. D. F.

Vous verrez qu'ils ne seront pas nombreux.

Hommage à la vieillesse

IL est rare que dans nos sociétés modernes, une assemblée accepte de donner la première place aux vétérans, uniquement parce qu'ils sont les plus anciens.

On voit plutôt le contraire : des compétitions féroces pour éliminer les vieux qu'on traite de « raseurs », de « trouble-fête » et de « ramollis ».

La tradition qui veut que le Parlement français soit présidé, après les élections et à la séance de début, par le doyen d'âge, est charmante.

Que le doyen soit de droite ou de gauche, tout le monde l'applaudit.

Pendant une heure la politique se tait. L'octogénaire peut dire ce qu'il voudra sans craindre les mouvements divers.

C'est une brève réconciliation autour du grand-père qui sourit, là, haut, sur le perchoir.

Naturellement personne dans l'assemblée ne jalouse le président provisoire, mais chacun, des plus jeunes aux plus mûrs se dit : « Dans trente ou quarante ou cinquante ans, je voudrais bien pour ce rôle de l'Ancêtre!... Ça prouverait simplement que j'ai une santé de fer... »

Il arrive que le doyen d'âge est un homme qui n'a jamais changé de programme politique. La veste qu'il porte est toujours à l'endroit. En le contemplant, les nouveaux élus se demandent comment il a pu faire.

Il est vrai que si le doyen s'est fait remarquer par ses métamorphoses, on l'admire tout autant en clignant de l'œil : « Un malin, le bougre! »

En tout cas le doyen d'âge prouve toujours, par sa seule présence, que la Chambre, pour qui sait la garder, conserve bien son homme.

Le royaume des taupes

JE lis que sur plusieurs points du globe terrestre des recherches actives sont entreprises pour découvrir les grottes et cavernes où dans un futur qui s'annonce très joyeux, les humains se cacheront pour éviter de recevoir le feu du ciel sur la figure.

Je lis également que des tunnels seront creusés dans le roc, des puits et des galeries souterraines aménagées : des usines fonctionneront à trois cents mètres au-dessous du sous-sol.

Les fourmis que nous sommes vivront demain dans des trous. Les taupes que nous serons jouiront des avantages du progrès en se rapprochant du feu central. Souhaitons que le chauffage du même nom nous soit dispensé gracieusement, le moment venu, puisque les entrailles de la terre forment, dit-on un immense brasier.

Avec ces belles perspectives, si nous ne chantons pas un hymne d'optimisme, c'est que nous sommes vraiment difficiles.

Le retour à la terre ne sera pas uniquement l'œuvre des morts.

Les vivants reviendront au tombeau au premier signal des sirènes.

Douce planète, en vérité, conquise par la science. Paradis devenu enfer par la volonté des hommes.

Il y a de quoi se taper la tête contre le mur...

— Garçon, un pastis bien tassé... Ça va pas me remonter le moral...

Où les savants donnent leur langue au chat

POUR guérir ce mal qui répand la terreur dans les usines des Etats-Unis, on a mobilisé des bataillons de médecins. Car il s'agit d'éviter le chômage forcé aux ouvriers atteints chaque hiver de cette affection qui sème l'épouvante. Les calculateurs du Nouveau Monde évaluent à 250.000 journées par 24 heures les pertes de travail provenant des malades contraintes à l'inaction. Bref, quand on a trouvé le secret, puis réalisé la bombe atomique, peut-on laisser un mal sans remède? Non, dit l'Oncle Sam en colère.

Comme on le comprend, ce cher tonton.

D'autant plus que le fléau qui consterne les économistes américains n'est autre que le coryza.

Le rhume de cerveau, quoi...

Eh! oui, ce sont les « atchoum » multipliés à Virginie qui paralysent l'activité des Etats-Unis.

Et pas un docteur éminent, pas un professeur de Faculté, ne sait comment arrêter les rhumes et sécher les nez?

Pauvre de nous!

En Europe, les enrhumés du cerveau ne se trappent pas pour si peu. Ils usent quelques douzaines de mouchoirs. Ils traitent surtout la maladie par le mépris.

C'est un moyen excellent.

Quand la pommade ne donne au cun résultat, on attend la fin du bobo, tout naturellement.

Et on parle d'autre chose au lieu de parler du nez.

Ou, plutôt, on parle du nez tout en parlant d'autre chose.

Je livre le remède, gratuitement, aux enchifrenés du Nouveau Monde.

Sancho PANZA

Un professeur et un Père augustin parlent de la situation de l'économie espagnole.

Frontière espagnole. — Un rédacteur de l' « A B C », de Madrid, écrivant sur l'économie espagnole, divise les Espagnols en trois catégories : 1. Ceux qui ont des produits à vendre (huile, blé, minerais, produits chimiques, machines, etc.); 2. ceux qui, en tant qu'agents- intermédiaires, participent à l'exploitation de ces « choses vendables », de leur distribution et de la consommation des ventes et exploitations (banquiers, commerçants, commissionnaires, fonctionnaires divers), et 3. ceux dont l'intervention dans le cycle économique est davantage celle de consommer que de posséder des choses, les exploiter et les distribuer (l'écrivain, qui est professeur, l'immense majorité des fonctionnaires privés et publics, presque tous les techniciens appointés, les instituteurs, les médecins, les avocats modestes, écrivains, ouvriers manuels). Et alors il pose le problème : « En l'an 1928 (pour citer une année dans laquelle nos troubles sociaux et économiques n'avaient pas encore commencé), tant de millions de pesetas circulaient en Espagne. Appelons A ce chiffre, dont une partie (X) était en possession — réelle ou virtuelle — de la première catégorie; une autre partie (Y) était aux mains de la deuxième et, enfin, la dernière (Z) était le patrimoine journalier de la troisième. Aujourd'hui, une quantité beaucoup plus grande, de milliards, est en circulation, c'est clair. Appelons B cette quantité, composée des chiffres M, N, O, correspondant aux trois catégories citées. Et je demande : la relation entre le chiffre B et le chiffre A est-elle par chance, égale à celle qui existe entre les chiffres M et X, N et Y, O et Z ? Ces trois derniers quotients sont-ils ou ne sont-ils pas égaux entre eux ? Et l'auteur de conclure qu'une des principales clés de la « normalité économique » réside dans la solution de ce problème.

De son côté, un père augustin écrit dans le même journal, à la même page : « Ce qui était hier terre d'abondance connait aujourd'hui la disette et les difficultés. Les articles et les récoltes stagnent dans les silos et les dépôts, tandis que les gens ont faim et vivent dans la pénurie, parce que ce qui est urgent, ce n'est pas de tuer la faim, qui ne peut attendre, mais maintenir les prix effrénés pour que les affaires insolentes n'en souffrent pas et pour que le niveau croissant des marchés noirs se soutiennent. » Et plus loin : « Les femmes — sauf les reines de Saba improvisées, bien nourries par les Salomons de l'abondance — ne parlent que de l'huile, de la farine et du savon. Elles ne savent plus comment dire qu'elles n'ont plus d'argent. Les maris, à leur tour, se défendent comme des ours aux abois et craignent le retour au foyer parce qu'il faut qu'ils entendent, avec une monotonie insistante, qu'il n'y a plus d'argent. Les garde-manger sont vides et les cœurs de plus en plus se séparent. Il y a des tensions et des silences durs. » « Il ne s'agit déjà plus seulement d'un difficile problème économique. Il s'agit d'un problème profond de morale et de dignité humaine. »

Iden Press.

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

SACITARIO

3 de diciembre. — **Han hecho los ingleses, en Nueva-York, la maniobra clàsica de aprovechar un testaterro. Lo que Sinawcross, delegado britànico, no podia defender con nota y firma, por temor a las Trade-Unions, lo realizo Connally, delegado yanqui, con tan burdo tejemaneje, que las Trade-Unions tendràn que darse por deliberadamente burladas y por escarnecidos los cien diputados laboristas, rebeldes a que la politica inglesa se alinie siempre con la politica de Washington. Otro testaferro del testaferro, Cuba, adoptando inmediatamente la nota americana, aquella Cuba que, primero con Grau y ahora con Bel, su delegado, debia abrir la procesion latino-americana, conduciendo las santas imagenes del gobierno provisional, libertador, y del plebiscito pacificador.**

No se nos habia prometido una bomba de Bevin que seria para nosotros la bomba de la abundancia? El dia en que escribo ignoro la mocion que salora del sub-comité de la O.N.U., pero, desde el momento que hay sub-comité, ya no hay Bevin ni bomba. Ni quedan mas que los dos hermanos siameses del bevinismo diplomàtico, tan sin logica que no han comprendido imponia la dialectica diplomatica, que se acentuara la presion sobre Franco, ya que el 4 de Marzo, la nota tripartita condenaba ya a Franco y recomendaba a los españoles esa acrobacia maravillosa que les obliga a saltar de la carcel a los ministerios, sin tropezar con el ejército ni la Guardia Civil. Qué imaginaciones màs secas las de esos diplomaticos y qué espiritu màs anacronico el de se ese señor Connelly, al que no se le ha ocurrido màs que aportar su adhesion a la nota tripartita, con nueve meses de retraso.

Ha sido al revés. En vez de un avance, se ha producido en el palacio de Lake Succes, la transmigracion del alma de Franco al cuerpo de Sir Shawcross. El verbo de Inglaterra, ante las demandas conminatorias del delegado de Bielorrusia, se encendio en indignadas recriminaciones : « Vosotros, no podeis ser los acusadores de Franco porque en vuestra tierra tampoco hay libertad y también se detiene y se fusila. » El corolario de este postulado, era ineludible : « Si no rompemos con vosotros, no vamos a romper con Franco. » Esta podia ser una razon contra Rusia, no a favor de Franco. Sir Shawcross debia apoyar la proposicion Bielorrusa por ser él democrata ante el totalitarismo, cristiano ante la infinita crueldad franquista, inglés ante el aliado y celestino de Hitler. No ha querido sentirse ni cristiano, ni democrata, ni inglés.

Esto es ya la absolucion de Franco, a través de su defensa y a través de aquel condicional que figura en la nota americana : « El general Franco « tendria » que transmitir sus poderes a un gobierno provisoinal. « No tiene », sino « tendria »; no en presente, en futuro; no forzado, sino voluntario; potestativo de Franco, sin presion, sin coaccion, civilmente, angélicamente, como nuestros conservadores y liberales se pasaban los gobiernos, como la junta de un casino entregaria su caja y los libros a la nueva junta. No caigamos en la ingenuidad de creer que esa gente tiene una vision indocumentada y erronea de nuestro problema. Ellos saben tan exactamente, o màs que nosotros, la situacion de España, y como quieren conservar a Franco, o la equivalencia de Franco, representan ese paso de comedia, amonestàndole para que adopte antifaces liberales, o ceda ante unos generales, o unos paisanos autoritarios, que garanticen las llaves de Gibraltar y los rendimientos de los Riotintos y las Telefonicas. Nuestros padres nos hablaban de la hipocresia britànica. Nosotros, añadiremos la hipocresia yanqui.

No son recelos de refugiado nervioso. El « Daily Hérald », organo laborista, a sus comentarios sobre la nota americana, puso este subrayado : « O que Franco desista de la tirania, o que dé paso a un regimen de libertad. » Si Franco desistiera de su absolutismo, instituyendo unas libertades para andar por la Mancha, y si entrase por las prestidigitaciones electorales, lo seria dada una beligerancia y podria, incluso, ir a correr zorros por los cotos ingleses, o tomar parte en las regatas de Cowes, como iba Alfonso XIII. Estos es lo que, en el fondo, meditan los hermanos siameses Connally y Shawcross. Un poco tarde para que ese transformismo se opere, pero y si lo hubiera hecho? Y si lo hiciera? Si por adaptacion al medio europeo, o por astucia vital, Franco, imitando a Salazar, anunciara estar dispuesto a marchar, nuevo Fernando VII, por la senda constitucional, qué harian los anglo-americanos? Aceptarian la evolucion y la considerarian como un triunfo de su diplomacia. Y nosotros? Qué opondriamos, entonces, a Franco? Los muertos? Y no van ya por ahi repitiendo aquellas palabras, lamentables, de Azaña, en 1938 : Paz, Piedad, Perdon? La legalidad republicana? Y como habriamos dejado la legalidad republicana, perdida su virginidad, sin haber conseguido ninguna maternidad?

Especulaciones hipotéticas, claro; pero tan hipotéticas como muchas divagaciones que nos son servidas. Hipotético el gobierno provisional, hipotética esa union de republicanos, monàrquicos y militares que se nos pide, hipotético el plebiscito. No hay por ahora, mas que tres realidades : Franco, Bevin y Giral. Franco, firme y desafiador, Bevin, funàmbulo, y Giral, desmantelado por nosotros mismos y desde su propio gobierno. Todo el resto son hipotesis.

8 DE DICIEMBRE.— **Las radios nada precisan en les emisiones del medioda. Voy a una redaccion. Nada preciso tampoco. El preàmbulo de la declaracion del sub-comité no est màs que un eco de la nota americana y faltan las conclusiones. Todavia quiero tener esperanzas y como en los finales de 1938, en estos finales de 1946, me repito : « ¡No repose en la almohada de una condena moral. » El amigo que me puede ser! No puede ser! Las democracias no permitràn que Franco acompaña partidario de acatar el oportunismo que se nos quiere imponer, me pregunta :**

— Si el sub-comité y después el pleno de la O.N.U. volan una decision que nos fuerce a aceptar una formula, usté abandonarà su legitimismo republicano?

— No, señor.

— Pero esto no tendria sentido comun.

— Y qué es el sentido comun? Hegel dijo que el sentido comun no servia màs que para la cocina, y ni para eso sirve, porque fuera de los fritos, los asados y los hervidos, todo el resto, en la cocina, es arbitrariedad, es decir, contrario al sentido comun. No se puede abandonar una formula historica que ha sido ley y es presencia, por otra metafisica. El gobierno republicano puede mostra, la eficacia de la formula republicana en los gobiernos que lo han reconocido. Se quiere separar a los satelites de Rusia? Separados. Quedaràn Méjico, Venezula, Guatemala, Panama y Tchecoeslovaquia, y ésta, por su técnica y su democracia, vale tanto proporcionalmente, como los Estados-Unidos. Es eficacia republicana la permanencia en Nueva-York y la entrada en la U. N. E. S. C. O., Es eficacia republicana la unidad lograda en el gobierno, aun cuanda esa unidad sea formalista.

— Todo esto ha sido logrado por nuestro impulso antifranquista y por el internacional.

— Y por la fuerza que da una legitimidad, sostenida constitucionalmente en el destierro. No ve Ud, la gran leccion que nace de este prurito nuestro de sostener la ley escrita? Los jerarcas anglo-americanos no pueden tener mayor garantia espiritual y politica que nuestro mesurado legalismo. La O. N. U. rechaza la ilegitimidad de Franco y forzosamente hubiera tenido que reconocer la legitimidad republicana, si siempre en torno de ella formaran el cuadro todos los partidos, sin blanduras oportunistas. Las fuerzas antifranquistes del interior, ante el bloque gubernamental republicano, aceptado oficialmente por diez naciones, y oficiosamente por otras diez, serian forzadas a aproximarse a nosotros y no como ahora que somos nosotros los que buscamos su sombra. Al fin, la Ceda y la Lliga Catalana, habia colaborado con la Republica, y al ser poder no derogaron ni un solo articulo constitucional. Si por ilegitimo se residencia a Franco, por legitimo se ha de reintegrar al gobierno republicano.

— Lo cual solo se conseguiria con el apoyo de los anglo-americanos, y éstos se lo niegan.

— Pero es que los anglo-sajones desean algo concreto? Es que han hecho algo pràctico por la formula transaccional y ese gobierno puente que va pareciendo una de aquellas promesas de Obras Publicas que se hacian en las elecciones? La nota tripartita lleva ya ocho meses de vigencia, y ahora se intenta darle otra vez cuerda para que siga teniendo efecto de adormidera. Si en Tanger, como se murmuraba, o donde fuera, se constituyese un gobierno anfibio de tierra y agua, de carne y pescado, de derecha e izquierda, apresuradamente reconocido por los anglo-americanos, con todo lo que el reconocimiento entrañaria, los de la formula rigida, los de la Republica inmediata, tal vez entorses, pudieran ceder el paso a los réalistas. Entre tanto, dónde han operado los oportunistas, aparte en alguna lejana embajada? Qué puertas se les han abierto?, Qué pueblos, qué gobiernos, se les han sumado? Frente a los satelites de Rusia, deberian alinear los satélites de Londres y de Washington, y precisamente, frente al Cristo español, Londres y Washington y sus satelites, no han actuado màs que de Pilatos.

— Usted so lo dice todo.

— Porque lo tengo todo. Nosotros, no hemos podido abrir todavis la puerta, es verdad, Abranla uste des. No la abren? Pues fracasan en lo unico que se les pide, en lo unico que les sirve para alzar su dialéctica. Yo no concibo un portero sin llaves o al que no le [illegible] el procurador.

— El partido socialista...

— Si, el partido socialista, y màs concretamente Prieto, ha tenido una actitud coherente, excepto en algunos escarceos personales, y la tuvo desde que se resistio a disolver la Junta de Liberacion por creer la capaz de mayor flexibilidad que un gobierno, [illegible] que al falangismo presentaba el hecho Franco, o sea el poder, los monàrquicos a Don Juan, o sea la historia y un posible oportunismo constitucional, y nosotros no disponiamos de otra fuerza que la del legitimismo republicano, aposentado en la voluntad popular, la voluntad y la guerrera.

— Legitimismo que hay quien dice que ha prescrito.

— Entonces, sin legitimismo no representamos nada, y el gobierno debe disolverse y ser aventadas las [illegible] y los [illegible] y vacas dejar de hablar de gobiernos y de estatutos, y nuestra bandera borrar su morado. Ya hableremos otra vez de esto y de cien cosas. Yo marco una posicion que es la de muchos, y aun cuando no me acompañase nadie, frente a una avalancha de ese sentido comun que no sirve mas que para la cocina, opondria el sentido privado, el sentido personal.

Mario AGUILAR.

Montpellier, 8 de Diciembre de 1946.

DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE

Cynique réponse de Franco à la note américaine

Voici les points de la note verbale dont le ministère espagnol aux affaire étrangères a fait part au chargé d'affaires des Etats-Unis à Madrid :

Primo. — Le gouvernement espagnol proteste auprès du gouvernement des Etats-Unis contre les termes de la motion déposée par la délégation américaine au sein du comité politique et de sécurité de l'assemblée des Nations Unies, dans laquelle il est fait des appréciations tout à fait inexactes sur le peuple espagnol et son gouvernement, et offensantes pour la nation espagnole.

Secundo. — a) Le peuple espagnol repousse le qualificatif de fasciste que lui donne la motion citée, car son régime n'a rien à voir avec les systèmes totalitaires, puisqu'il respecte les libertés fondamentales de la personne humaine et que l'exercice de son autorité est basée sur le droit le plus strict.

b) Le peuple espagnol sait que le régime établi le 18 juillet 1936 n'a nullement été imposé par la force. Le régime fut conquis par le peuple, de son propre effort, et au prix de son sang, en lutte contre la tyrannie communiste, qui s'était emparée du pays et le soumettait par la terreur et le crime.

La preuve de sa légitimité se trouve dans le fait que toutes les nations du monde, y compris les Etats-Unis d'Amérique, sauf le Mexique et la Russie, ont reconnu son régime national aussitôt que la guerre civile fut finie. De plus, ces nations ont entretenu des relations diplomatiques avec ce régime pendant une période de sept ans.

c) Le peuple espagnol nie que son régime doit son existence à l'aide des pays de l'Axe. La présence de volontaires étrangers, dans les rangs nationaux, n'a même pas atteint deux pour cent de ses effectifs, comme il est prouvé par les états de force et de paix dans la documentation de la campagne. Ce volontariat, d'autre part, ne fut admis dans l'armée nationale que lorsqu'on constata l'arrivée des brigades internationales communistes dans les rangs de l'armée rouge.

d) Le peuple espagnol n'admet pas l'affirmation que son régime ne le représente pas, car pendant dix années, la nation espagnole a donné des preuves évidentes et enthousiastes, non pas seulement de son consentement, mais de son assistance au gouvernement. Il continue, d'ailleurs, de faire preuve de loyauté, malgré les excitations à la rebellion qu'il reçoit du dehors, et malgré les machinations fomentées au delà des Pyrénées, contre la paix et la sécurité.

e) Le peuple espagnol nie que le régime soit un obstacle à la participation de l'Espagne au sein des Nations Unies, si cette société respecte, comme elle le devrait, le principe de la souveraineté et de l'indépendance des peuples. Aucune nation n'a autant de titres, pour contribuer à l'œuvre de la paix, comme la nation espagnole qui, malgré les difficultés, suivant sa tradition internationale centenaire, a su rester neutre au cours des deux conflagrations mondiales de ce siècle et, pendant la dernière, précisément grâce au gouvernement qui la régit aujourd'hui.

f) Le peuple espagnol repousse l'imputation d'après laquelle son gouvernement ne respecte pas les libertés individuelles. Les libertés fondamentales de la personne humaine sont définies, respectees et protégées en Espagne, ainsi que la sécurité personnelle, la liberté du culte vrai, de l'éducation, de l'enseignement et du travail... Quant à ce qui a trait aux libertes politiques, celles que le régime reconnait sont bien plus sincères et bien au-dessus des déclarations démocratiques hypocrites de quelques-uns des pays qui ont pris l'initiative de l'accusation.

g) Le peuple espagnol repousse avec énergie l'immixtion dans ses affaires intérieures; les attaques du dehors contre ses institutions; l'incitation à la rebellion et à la revolte, et les ordres donnés de l'extérieur en ce qui concerne le chemin à suivre.

Tertio. — En consequence, le gouvernement espagnol déplore vivement que, sans doute par manque d'information, ou bien par concession aux circonstances, la représentation américaine à l'assemblée des Nations Unies, en l'absence de l'Espagne, se soit exprimée en des termes qui, quoique ne devant produire aucun effet positif, offensent la nation espagnole, tellement ils sont injustes.

COMMENT S'Y PRENDRE avec Franco

NEW YORK Herald Tribune

Il est parfaitement certain que le régime de Franco ne disparaitra pas du seul fait que les Nations Unies adopteront la résolution présentée par le gouvernement américain. Mais il n'est pas moins certain que le régime de Franco ne disparaitra pas non plus si nous rompons nos relations diplomatiques avec l'Espagne.

La différence entre les deux politiques n'est pas que l'une est simplement verbale et l'autre substantielle et effective. Chacune des propositions n'est qu'un premier pas. C'est seulement lorsque nous envisageons les pas suivants que la différence réelle peut être comprise.

∴

Si notre premier pas est de rompre les relations diplomatiques, notre deuxième — si Franco reste — devrait être une rupture des relations économiques, un refus de faire du commerce avec les Espagnols. Si cela ne réussit pas non plus, le pas suivant devrait être le blocus. Le suivant, après cela, la création d'un gouvernement espagnol appuyé par les troupes des Nations Unies.

Maintenant, ce serait une grosse erreur de faire le premier pas sur ce chemin à moins que nous tous ne soyons unis et préparés pour faire tous les autres. Si nous étions unis et préparés pour **les faire tous**, alors peut-être plus tard — quoique ce ne soit pas certain — Franco serait renversé à quelque point de la série des pas. Mais si nous ne sommes pas unis et préparés à faire toute la série de pas, faire le premier ou le second et pas davantage, serait peine certainement aussi inefficace que les décisions de la Société des Nations contre le Japon et contre Mussolini.

L'expérience a démontré plusieurs fois que les mesures « hors la guerre » n'ont de force que tant que ceux qui les appliquent sont prêts et disposés à aller jusqu'à la guerre. Dès l'instant où nous n'entendons pas entrer en guerre avec l'Espagne, il ne nous faut faire aucun des pas qui n'ont de signification que s'ils peuvent mener à la guerre. Ne commençons pas ce que nous n'entendons pas finir.

∴

La proposition des Etats-Unis est un premier pas sur un chemin tout à fait différent. C'est une offre d'assistance au peuple espagnol dans une tâche excessivement difficile et dangereuse que lui seulement peut mener à bien, de renverser l'usurpateur et restaurer un gouvernement légitime. Le pas suivant, qui est peut-être déjà préparé, serait un pacte d'union entre les partis principaux en Espagne — tous les partis excepté les turiféraires de l'extrême droite qui sont compromis avec Franco et les irréconciliables de l'extrême gauche.

L'union des partis à l'intérieur de l'Espagne devrait reposer sur le principe de la restauration d'un gouvernement légitime, excluant les représailles, garantissant une amnistie et protégeant les droits individuels et les intérêts établis qui étaient légitimes avant que Franco usurpe le pouvoir avec l'aide d'Hitler et Mussolini.

∴

Avec un tel accord à l'intérieur de l'Espagne et un accord correspondant entre les Espagnols en exil, le pas suivant devrait être presque certainement un accord avec l'armée espagnole pour renverser Franco et protéger le gouvernement provisoire.

Pour cela, une médiation pourrait être nécessaire. Mais le médiateur doit être acceptable pour le peuple espagnol. Les Nations Unies, dans l'ensemble, ne peuvent faire la médiation entre les partis espagnols légitimistes et l'armée espagnole. Aucune des grandes puissances — ni l'Angleterre, ni la France, ni les Etats-Unis, ni l'Union soviétique — n'est qualifiée pour cela. Toutes ces nations seront suspectes parce que toutes sont engagées dans un conflit de puissance mondiale. Les médiateurs acceptables — s'il y en a quelqu'un — doivent être des gouvernements qui ne puissent être accusés d'employer la médiation pour intervenir avec le but de contrôler les destinées de l'Espagne.

∴

Les médiateurs évidents apparaitraient être, alors, les républiques de l'Amérique latine, individuellement ou conjointement. Elles ne peuvent être suspectes d'avoir des desseins contre l'indépendance de l'Espagne. Elles parlent, non seulement la même langue que l'Espagne, mais le langage de la civilisation espagnole. Leur amitié ne peut être mise en doute. Elles ne sont pas des étrangères d'une culture différente. De plus, l'honneur et la dignité, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus espagnol, sont inséparables de leur propre honneur et de leur propre dignité.

Walter LIPPMANN.

« ILS N'Y ARRIVERONT JAMAIS. »
du « New-York Herald Tribune »

Sept jours à Paris

Trente mille ans..,

VOUS êtes vraiment difficiles à consoler, les Espagnols! Vous vous plaignez de vos sept ans d'exil — presque huit. — Mais que diraient ces figures tracées sur la roche : ce cheval, ce cerf, ce sanglier, ce bison..., et que dirait l'homme dont la main dessina ces lignes magnifiques de réalisme et d'expression, s'il avait prévu que, seulement trente mille ans plus tard, son œuvre serait appréciée?

Elle vient justement d'être découverte dans une grotte des Ardèches, à Ebbo. Je vous signale ces dessins sans arrière-pensée, simplement parce que, pendant cette saison, je devrais vous parler souvent de peinture moderne, d'expositions, de salons d'art. Rappelez-vous alors de ces figures préhistoriques de l'homme d'Aurignac, d'il y a trente siècles, et vous serez plus près de la compréhension de l'art soi-disant moderne.

Et plus près de l'art, tout court, aussi.

Mais, avant, je vais vous raconter l'histoire de la découverte : Un abbé, l'abbé Glory, étudiait, dans la vallée du Rhône, certaines peintures d'animaux, quand on l'informa de l'existence d'une grotte non loin de là. Il avança 135 mètres dans les entrailles de la terre, mais une fissure, dans la roche, l'arrêta. Le lendemain, muni d'une échelle d'acier, il franchit l'obstacle, trouva des peintures et une tête d'oiseau — en os, évidemment — gravée. Il dut se glisser par un tunnel de 40 centimètres de hauteur et arriva ainsi à une grande galerie de 35 mètres, décorée de stalactites et de peintures murales. Les experts en la matière affirment que les dessins d'Ebbo sont comparables à ceux d'Altamira. Cette fois, le découvreur n'a pas du lutter contre le soupçon des gens, comme il arriva à celui qui découvrit les œuvres d'art de chez nous.

Les temps changent, comme vous voyez.

Mais pas pour toute chose.

Des morts inutiles

ET voilà que la France a perdu, en dix ans, 1.400.000 habitants. Que de morts! La guerre, les camps, la résistance. Il est vrai que les naissances montent, comme elles le font toujours en temps de crise. Mais...

Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que, sans la politique de non-intervention dans la guerre civile de chez nous, bien de ces morts auraient pu être épargnées.

Seulement, il ne sert à rien de le répéter... dix ans après.

Pas même à faire réfléchir les messieurs de l'O. N. U.

Les biffins et les concierges

LE préfet avait défendu de ramasser les ordures des boîtes, dans les rues, et il avait ordonné que les portes des maisons soient fermées les dimanches après-midi. Grand remue-ménage parmi les 50.000 concierges parisiens et les 40.000 biffins de la ville et sa banlieue.

Meetings, réunions syndicales, demande de carte de biffin et de liberté du cordon... Enfin, le préfet revient sur ses ordres. Tout est arrangé. Et, dorénavant, pour recueillir des feuilles de chou et des vieux papiers, dans les grandes boîtes en fer-blanc, il faudra porter une carte officielle dans la poche de la veste en haillons.

Mais ce n'est pas le seul aspect pittoresque du Paris de cette semaine. Il y a aussi le comte Bernadotte, le descendant du général français que Bonaparte mit sur le trône suédois, et qui fonda la dynastie dont le dernier seigneur est Gustave V, le monarche tennisman. Le comte Bernadotte est à Paris, à une conférence de la Croix-Rouge internationale, nonchalant, souriant, comme il l'était en ces soirs d'espoir de 1945, lorsqu'il se chargea de transmettre aux alliés la demande d'armistice de Himmler.

Il y a encore un autre aspect pittoresque : le livre de Bodo Ushe, « Leutnant Bertram », l'histoire d'un militaire allemand, entraîné par les nazis, qui se bat en Espagne et qui finit, blessé et prisonnier, entre les mains d'un autre Allemand, celui-ci antifasciste, membre des Brigades internationales.

On voit dans ces pages un peu de l'Espagne... un peu... et un peu trop de pittoresque. Mais il est toujours bon qu'on parle de chez nous, qu'on fouille dans la plaie ouverte sur le flanc de la conscience du monde.

Encore un dernier trait de couleur sur la tache brumeuse, autour du grand arc de la Seine : les compagnons du Tour de France sont reçus à l'Hôtel-de-Ville. Vous vous rappelez, probablement, que, pendant votre enfance, dans un grenier, vous avez assurément trouvé un vieux livre français, couvert de taches d'encre : « Le Compagnon du Tour de France. » C'était l'histoire stimulante, à l'usage de la jeunesse, d'un artisan ou d'un ouvrier qui, une fois son apprentissage fini, prenait la route, bâton dans la main et sac au dos, pour travailler, pendant quelques années, dans les grandes villes et les petits villages du pays. Des travailleurs magnifiques, adroits, pleins d'initiative — et d'esprit de révolte aussi — revenaient de ce tour... comme les nobles Britanniques revenaient, blasés et déçus, de leur tour d'Europe. Le trimard était une figure familière sur les grandes routes, et cette association, qui a été reçue à l'hôtel de ville, désire revenir à la vieille habitude, noble et sincère, en cette époque où tant de gens sont gênés par la monotonie du travail à la chaine.

Que de beaux livres

DANS un grand magasin de la place de la Sorbonne a été ouverte une exposition de livres anglais des grandes universités britanniques. Que de beaux livres, seigneur! Quelle envie on éprouve de les regarder! L'ambassadeur britannique, Mr Duff Cooper, l'a inaugurée. Il a dit notamment (et je cite, parce que son discours a aussi le ton et le goût d'une belle édition) :

« Il est heureux que cette exposition puisse s'ouvrir en un tel moment et surtout qu'une exposition de typographie soit à même de coïncider avec l'inauguration de l'U. N. E. S. C. O.

» La place qu'occupe l'imprimerie dans le domaine des arts et des sciences n'est ni l'une des plus anciennes ni la plus importante; toutefois, dans le monde tel que nous l'avons fait, l'art de l'imprimerie nous sert d'introduction à bien d'autres, dont peu pourraient s'épanouir sans son concours. Plus que toute autre chose, c'est l'imprimerie qui a façonné, voir même créé, le monde moderne — et c'est là une terrible responsabilité.

» Il est intéressant de se rappeler que l'imprimerie apparut en Europe à peu près à la même époque que la poudre à canon. Ces deux découvertes marquent la fin du moyen âge. D'après le proverbe anglais, la plume est plus puissante que l'épée. Or, si, par le mot plume, on sous-entend également la typographie et si l'on fait du mot épée un synonyme de la poudre à canon, il n'y a aucun doute que le vieux proverbe est toujours valable. Ce qui est certain, c'est que l'imprimerie a eu sur la vie humaine un retentissement beaucoup plus grand que la poudre en a eu ou en aura jamais.

» Les Chinois, évidemment, avaient découvert et l'imprimerie et la poudre plusieurs siècles auparavant; mais, appartenant à une race beaucoup plus civilisée, ils n'avaient pas permis à l'une ou l'autre invention d'influer sérieusement sur leur vie. L'imprimerie, ils la consacrèrent à des œuvres de philosophie et de poésie, plutôt qu'à des journaux quotidiens; quant à la poudre, ils en limitèrent l'emploi à la fabrication de feux d'artifice. Il est regrettable que nous n'ayons pas suivi l'exemple des Chinois au lieu d'essayer de leur faire suivre le nôtre.

» Certaines personnes, un grand nombre peut-être, diront que les feux d'artifice ne servent à rien; mais l'utilité d'une chose dépend des fins auxquelles on entend la consacrer. Si un homme désire faire naître la beauté, le bonheur et la gaieté, les feux d'artifice le serviront plus qu'une bombe atomique. L'erreur de l'âge utilitaire n'est pas d'avoir renoncé à la poursuite du beau au profit de la recherche de l'utile; c'est une erreur encore plus profonde; c'est l'incapacité de distinguer ce qui est utile de ce qui ne l'est pas.

» Nos hommes d'Etat s'efforcent actuellement de rédiger les chartes du nouveau monde. Or, si c'est à eux qu'il incombe de les bien rédiger, c'est à nous de nous assurer, comme sans doute nous pourrons le faire après avoir visité cette exposition, qu'elles seront tout au moins bien imprimées. »

Pour modeste que soit notre t